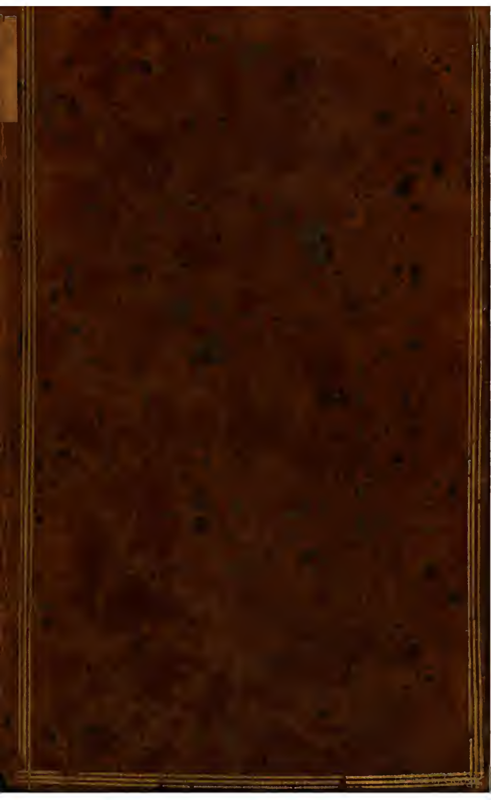
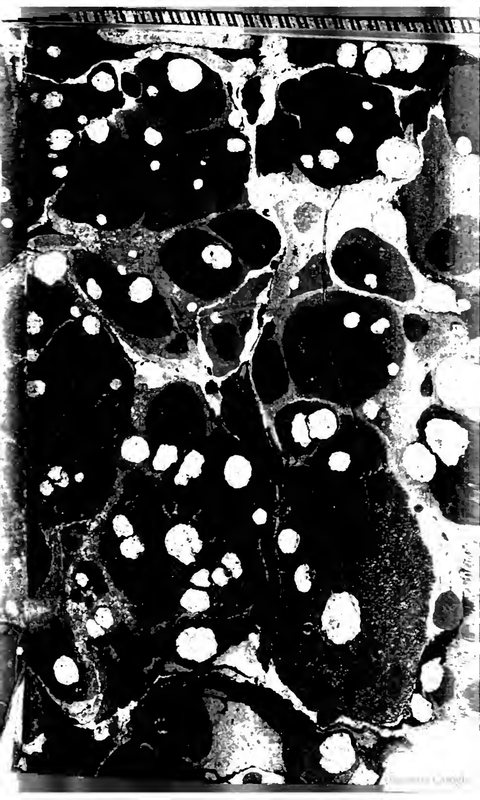






5 V 16

Digitized by Google

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

Troisième Classe.

MÉLANGES.

Digitized by Google

Il paroît tous les mois deux Volumes de cette Bibliothèque. On les délivre, soit brochés, soit reliés en veau fauve ou écaillé, & doré sur tranche, ainsi qu'avec ou sans le nom de chaque Souscripteur imprimé au frontispice de chaque Volume.

La souscription pour les 24 volumes reliés est de 72 liv., & de 54 liv. pour les volumes brochés.

On est libre de ne souscrire que pour la demi-année.

Les Souscripteurs de Province, auxquels on ne peut les envoyer par la poste que brochés, paieront de plus 7 liv. 4 sols pour l'année entière, ou 3 liv. 12 sols pour la demi-année, à cause des frais de poste.

Il faut s'adresser à M. Cuchet, Libraire, *rue & hôtel Serpente, à Paris.*

SBN

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

MÉLANGES.

TOME QUATORZIEME.



A PARIS,

RUE ET HOTEL SERPENTE.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

1789.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.

POËTES LATINS.

JUVENAL.

Juvenal, élevé dans les cris de l'école,
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hiperbole.
Ses Ouvrages tous pleins d'affreuses vérités,
Etincellant pourtant de sublimes beautés;
Soit que sur un écrit arrivé de Caprée,
Il brise de *Séjan* la statue adorée;
Soit qu'il fasse au Conseil courir les Sénateurs,
D'un tyran soupçonneux pâles adulateurs....
Ses écrits pleins de feu par-tout brillent aux yeux.

(Boil.)

CET illustre Poëte satirique étoit originaire d'Aquin, ancienne ville d'Italie, & vint au monde vers le commencement du régne de *Néron*. On a prétendu faussement qu'il étoit d'une basse extraction. On sait qu'il n'étoit permis qu'aux personnes d'une illustre naissance de porter trois noms : or *Juvenal* en avoit trois. Il s'appeloit *Decimus Junius Juvenalis*. La fortune n'avoit pas favorisé sa famille. *Martial*, qui étoit lié étroitement avec notre Poëte, en parle avec éloge, & le représente dans un assez triste équipage, allant de côté & d'autre par la ville, parcourant les vestibules des Grands, ses Patrons, &c.

Dum tu forsitan inquietus eras, &c.
(L. 12, Ep. 18.)

Il passa à Rome ses plus belles années, occupé à l'étude des Belles-Lettres, & fréquentant les Ecoles de Rhéteurs célèbres. Il fit de très-grands progrès dans l'éloquence, sous les auspices de *Quintilien* & de *Fronton*, & s'acquit la réputation de très-grand Orateur.

On peut se former une idée de ses talens, en lisant ses Satires, ou plutôt ses belles Harangues contre la fausse noblesse, la superstition, les vœux insensés & les vains préjugés des hommes, &c. On est frappé du caractère vraiment original de son style & de ses

pensées, de ses expressions fortes, de ses tours énergiques & de ses grands traits de sublimité.

Il paroît que *Juvenal* consuma la partie la plus précieuse de sa jeunesse dans les cris de l'Ecole & du Barreau, & que ces occupations lui furent stériles & infructueuses. Il déplore dans une de ses Satires la triste condition des Orateurs de son temps, & gémit sur la dureté de leurs Patrons.

Ecoutons-le un moment.

Dic igitur quid caussidicis ? &c.

« Que produisent aux Avocats l'éternelle discussion des affaires d'autrui, & des liasses de papier qu'ils traînent au

Barreau ? Il faut entendre leurs éclats redoublés, fur-tout s'ils plaident en préfence d'un créancier avide, ou d'un autre encore plus âpre que celui-ci, qui les anime à foutenir fon droit douteux, en produifant fes livres de recette & de dépenfe. C'eft alors que le menfonge s'élance de leurs poumons avec des flots d'écume dont leur fein eft arrofé. Veut-on apprécier au jufte le fruit de ce métier ? Que l'on mette d'un côté les fortunes réunies de cent Avocats, de l'autre celle du Cocher de l'Empereur : les Juges font affis, tu te leves pâliffant *Ajax*, te voilà prêt à défendre, en préfence de *Bulbicus*, la liberté que l'on contefte à ton client. Allons, crie, épuife ta poitrine afin de

trouver à ton retour, vainqueur excédé de fatigue, les murs & l'escalier de la maison décorés de palmes verdoyantes. Quel sera le prix de tes glapissemens? Un jambon desséché, quelques poissons hasardés, de méchans oignons d'Afrique, ou cinq bouteilles d'un vin plat arrivé par le Tibre, si tu plaides quatre fois. Si par hasard tu reçois le moindre salaire, n'oublie point qu'il en revient une partie, selon tes conventions, aux Praticiens qui t'aideront. — D'où vient qu'*Æmilius*, moins éloquent que nous, obtient tout ce qu'il veut? — C'est qu'on apperçoit dans son vestibule un char d'airain, attelé de quatre chevaux superbes; c'est qu'on y voit sa statue équestre, dont

l'air féroce semble respirer le carnage, & l'œil oblique diriger un Javelot.... Quand nos anciens Orateurs renaîtroient tout-à-coup, personne maintenant ne donneroit deux cents sesterces à *Cicéron* lui-même, à moins qu'un anneau précieux ne brillât à son doigt. Le Plaideur examine d'abord si vous avez huit esclaves, si vous êtes suivi d'une litière, & précédé par un nombreux cortége... L'éloquence & la pauvreté semblent incompatibles. Quand vit-on *Basilus* présenter aux Juges une mère éplorée! Fût-il pressant & pathétique, qui daigneroit écouter *Basilus*? Pauvres Orateurs, si vous voulez être mieux traités, retirez-vous dans les Gaules, ou plutôt en Afrique, où

votre profeſſion eſt encore en honneur ».

Juvenal voyant que l'éloquence ne produiſoit rien & n'avoit que de ſtériles admirateurs, ſe tourna du côté de la ſatire, genre auquel il étoit appelé. Le Parnaſſe fut pour lui auſſi peu lucratif que le Barreau. C'eſt du moins ce qu'on peut conjecturer, en liſant ce trait de dépit, dans la VIIe. Satire.

« Briſe tes plumes, efface ces combats, triſtes fruits de tes veilles; toi qui t'épuiſes dans un miſerable réduit à viſer au ſublime, & cela pour n'obtenir un jour que la couronne de lierre, & de vaines ſtatues. N'attends rien de plus: le riche avare ne fait à préſent

que s'extasier en écoutant nos vers. Cependant les années s'écoulent : il n'est déja plus temps de s'embarquer, de combattre, ou de labourer la terre. Déja le dégoût s'empare de notre ame ; nous finissons vieillards éloquens, mais nus & sans support, par détester la vie & le sacré Vallon ».

Quoique *Juvenal* fût persuadé que composer des satires c'étoit tracer sur le sable d'inutiles sillons, & labourer un stérile rivage, il ne put jamais abjurer cette manie ambitieuse : elle le retint toute sa vie dans ses filets *.

Il y avoit beaucoup d'austérité & de misantropie dans son caractère. Na-

* Sat. VII.

turellement chagrin & rêveur, il ne put voir de sang-froid le désordre affreux qui régnoit dans toutes les conditions, & les excès où se portoient ceux qui devoient montrer l'exemple. Son zèle ardent pour la vertu, les mœurs & la liberté le força à se livrer de préférence à ce genre d'écrire. La colère, que tous les vices de son siècle lui inspiroient, lui tint lieu d'*Apollon*.

Facit indignatio versum.

« Comment peindre la fureur qui me brûle, s'écrie-t-il, quand je vois ce ravisseur des biens d'un pupille réduit au dernier opprobre, embarrasser

les rues par un nombreux cortége ? Quand je vois cet autre vainement condamné, (qu'importe l'infamie si l'argent reste ?) ce *Marius*, qui dans son exil commence à boire dès la huitième heure, & jouit de la colère des Dieux, tandis, Province victorieuse, que tu pleures tes pertes non réparées ! & je ne rallumerois pas la lampe d'*Horace* ? Je ne sévirois pas ?... La postérité n'ajoutera rien à la dépravation de nos mœurs ; je défie nos neveux de surpasser leurs pères. Le vice est au comble ; voguons à pleines voiles... Voulez-vous parvenir ? bravez *Giare* & les cachots. On vante la probité ; mais elle se morfond. C'est le crime qui donne ces vastes jardins, ces chefs-

d'œuvres antiques, ces tables précieuſes, &c. Un père qui corrompt l'épouſe avare de ſon fils, des femmes ſans pudeur, & des adoleſcens déja ſouillés par l'adultère, tout cela permet-il qu'on ſe livre au ſommeil? Faute de talens, l'indignation dicte des vers, &c. »

La vérité, quelque belle qu'elle ſoit, ne ſéduit point toujours les cœurs; & ſon éclat offenſe les méchans, comme la lumière pure du ſoleil bleſſe les yeux malades. *Juvenal* s'attira beaucoup d'ennemis par la peinture des vices de ſon ſiècle. Ceux qui ſe ſentirent coupables ne purent lui pardonner ſon zèle; ils brisèrent, pour ainſi dire, le miroir qui leur préſentoit leurs difformités.

Juvenal lança ſes premiers traits contre le Pantomime *Paris*, digne favori de *Néron* & de *Domitien*, dont le pouvoir étoit ſi grand à la Cour, qu'il diſpenſoit généralement toutes les charges de la robe & de l'épée.

Voici le paſſage .... « A peine *Statius* a-t-il promi de réciter ſa *Thébaïde*, que la joie ſe répand dans la ville, & qu'au moment preſcrit, chacun accourt avec tranſport, tant il ſait toucher le cœur & charmer l'oreille. Mais après avoir briſé ſon banc dans l'action du débit, la faim le ſurprend, s'il ne vend à *Paris* les prémices de ſon *Agave*; à ce *Paris* qui diſpenſe à ſes Poëtes les grades militaires & l'anneau

de Chevalier. Ce que les Grands ne ſauroient donner, un Hiſtrion le donne, &c.

Paris fit ſemblant de ne pas s'offenſer, mais il ſe vengea ſecrettement du Poëte ſatirique, en lui faiſant expédier une commiſſion de la part de l'Empereur, qui lui donnoit le commandement d'une cohorte dans la Pentapole de Lybie, ſous apparence de grace. C'étoit un honnête exil. Il fallut obéir. *Juvenal* y paſſa dix années entieres. Son génie ne le quitta point. Ce fut là qu'il compoſa cette ſatire dans laquelle il tourne en ridicule la ſuperſtition des Egyptiens, qui adoroient des animaux & des oignons.

Il y réclame en homme ſenſible & vertueux les droits de l'humanité, violés par des malheureux qui dévoroient leurs ſemblables. Rien ne fait plus l'éloge de ſon cœur; rien n'eſt plus propre à montrer la pureté de ſes ſentimens, que le tableau qu'il nous offre de la pitié.

Molliſſima corda, &c.
(Sat. XV.)

« La Nature en nous donnant des larmes, prouve bien qu'elle nous créa ſenſibles : & c'eſt-là le plus exquis de tous nos ſentimens. C'eſt elle qui nous fait mêler nos pleurs aux pleurs d'un ami malheureux, qui nous intéreſſe au ſort du pâle criminel, à celui d'un

pupille, contraint de citer aux tribunaux son perfide tuteur : aimable enfant, dont les joues virginales, arrosées de larmes, ombragées de longs cheveux, font douter quel est son sexe. C'est la Nature qui nous force à gémir à l'aspect des funerailles d'une vierge nubile, ou quand la terre reçoit le corps d'un enfant trop petit pour le bûcher. Est-il un homme de bien qui puisse regarder comme étrangers les maux de ses semblables ? C'est la pitié qui nous distingue des animaux stupides ; & c'est pour obéir à sa voix que nous seuls reçûmes des célestes demeures une ame capable de commercer avec les Dieux, d'enfanter & de polir les arts ; bienfait dont est privée la brute aux

regards fixés contre la terre. L'Architecte de ce vaste univers n'accorda qu'une ame sensitive aux animaux. Il nous donna de plus une ame intelligente, afin qu'une bienveillance mutuelle nous avertît d'avoir recours à nos semblables, & d'être toujours prêts à les secourir; afin qu'abandonnant les antiques forêts habitées par leurs pères, les hommes, si long-temps dispersés, fussent enfin réunis par les liens de la société; afin qu'on bâtît des maisons contigues, & qu'ainsi rapprochées, chacun y goutât avec sécurité les douceurs du sommeil; que les armes à la main, on relevât, on soutînt ses concitoyens opprimés ou chancelans sous de larges blessures: & que protégés

par les mêmes remparts, sous une même clef, la trompette fût le signal commun de la défense, &c.

Nous avons rapporté ce passage, parce qu'il fait mieux connoître le cœur du Poëte que tous les raisonnemens des Critiques & des Interprêtes.

Juvenal revint dix ans après dans la Capitale de l'Empire, où il s'occupa encore dans le même genre d'écrire le reste de sa vie. Il vécut jusqu'à un âge fort avancé. Il paroît par deux de ces vers, qu'il écrivoit encore pendant la troisième année du règne d'*Adrien*.

I.

Des Satires de Juvenal.

Ce Poëte nous a laissé seize satires, toutes écrites avec une force de génie extraordinaire. On s'étonne qu'elles renferment autant de beautés de style, & ne se ressentent pas plus de la corruption du goût. *Juvenal* fut peut être le seul Poëte de son temps qui ait résisté au torrent général. C'étoit alors le règne du faux Bel-Esprit & des Sophistes.

On voyoit les Romains dans ces jours téné-
breux,

Du second des *Césars* dégrader l'âge heureux,
Ensevelir *Horace*, & déterrer *Lucile*,
Préférer la *Pharsale* aux beaux vers de *Virgile*;
Vanter l'esprit guindé du maître de *Néron*,
Et bâiller sans pudeur en lisant *Cicéron*.

La source des grands sentimens étoit tarie; le génie n'avoit plus d'essor; le régne de la vertu Romaine étoit passé; la tyrannie & la servitude avoient rompu les ressorts qui font mouvoir les esprits, & qui les élèvent au sublime. Les *Tibère*, les *Caligula*, les *Claude*, les *Néron*, les *Domitien*, &c. tous ces Princes, indignes du Trône & l'opprobre du genre humain, avoient précipité la chûte de la poésie, qui s'ensevelit avec les mœurs & la liberté dans

les tombeaux des *Cicéron*, des *Virgile* & des *Horace*.

Juvenal préféra les faiſceaux au ſceptre, & ſe montra vrai Romain. Il fut aſſez courageux pour plaider en faveur de la vertu, lorſque le vice triomphoit & conduiſoit à la fortune. Le ſouffle infecté de la Cour de *Domitien* n'altéra point la pureté de ſes ſentimens, & ſes ſatires portent l'empreinte d'un homme grave & auſtère, qui frappe, ſaiſit, intéreſſe par la beauté de ſa morale & par ſon éloquence ardente & majeſtueuſe.

On met ordinairement en parallèle les ſatires d'*Horace* & celles de *Juvenal* : leur manière eſt très-différente. Il y a dans *Juvenal* plus de choſes for-

tes & nerveuſes que dans *Horace.* L'un a peut-être plus de goût, plus de ſimplicité, & l'éloquence plus de délicateſſe; l'autre, plus de force, plus de véhémence. L'un amuſe, l'autre émeut, &c.

Nous ne pouſſerons pas plus loin cette comparaiſon. Si l'on veut voir là-deſſus quelque choſe de ſatisfaiſant, on peut lire le beau diſcours de M. *Duſaulx*, qui eſt à la tête de ſa traduction de *Juvenal.* Le g ût, la raiſon ont dicté le jugement qu'il porte des deux Poëtes Satiriques. Nous nous contenterons de citer ce morceau. Il eſt queſtion de faire ſentir pourquoi *Horace* a plus de partiſans que *Juvenal.*

« On ſait que depuis long-temps la
» vertu ſans alliage n'a plus de cours;

» que ceux qui la professent dans toute
» sa pureté, ont toujours plus d'adver-
» saires que de disciples, & qu'il ré-
» voltent plus souvent qu'ils ne persua-
» dent. Supposez que les riches, pres-
» que toujours insatiables, fussent sans
» pudeur & sans humanité; supposez
» que l'or, au lieu de circuler égale-
» ment dans tous les membres de l'E-
» tat, & d'y porter la vie, ne servît plus
» qu'à fomenter le luxe insolent des
« parvenus, quel seroit, je vous prie,
» le sort des deux Orateurs, dont l'un
» plaideroit la cause du superflu, &
» l'autre celle du nécessaire? Il est évi-
» dent que le premier triompheroit auprès
» de nos *Crésus*. Mais le second?
« N'ayant pour amis que les infortunés,

» je tremblerois pour lui. Le grand » talent d'un Ecrivain, chez les peu» ples arrivés à ce déclin de mœurs » qu'on appelle l'*exquise politesse*, est » moins de dire la vérité, que ce qui » plaît aux hommes puissans.... Les » ambitieux, les hommes sensuels, & » ceux qui flottent au gré de l'opi» nion, n'ont que trop d'intérêt de » préférer à l'âpre censure de *Juvenal*, » la douceur & l'urbanité d'un Poëte » indulgent, qui, non content d'em» bellir les objets de leurs goûts, & » d'excuser leurs caprices, fait encore » autoriser leurs foiblesses par son » exemple... S'il est vrai que l'huma» nité s'affoiblit & s'altère à mesure » qu'elle se polit, le plus grand nom-

bre »

» bre doit aujourd'hui donner la pré-
» férence à celui qui qui ſait le mieux
» amuſer l'eſprit & flatter l'indolence
» du cœur, ſans paroître toutefois dé-
» roger aux qualités eſſentielles qui
» conſtituent l'homme de bien. C'eſt
» principalement à ces titres qu'*Horace*
» ne peut jamais ceſſer d'être, d'âge en
» âge, le confident & l'ami d'une poſ-
» térité, que de nouveaux arts & par
» conſéquent des beſoins nouveaux éloi-
» gneront de plus en plus de la ſim-
» plicité naturelle. Mais l'homme libre,
» s'il en eſt encore, celui qui s'eſt
» bien perſuadé que le vrai bonheur ne
» réſide que dans nous-mêmes, qu'ex-
» cepté les relations de devoir, de
» bienveillance & d'humanité, toutes

» les autres sont chimériques ou per-
» nicieuses ; celui qui s'est fait des
» principes constans, qui ne connoît
» qu'une chose à desirer, le bien ;
» qu'une chose à fuir, le mal ; & qui
» se dévoueroit plutôt à l'opprobre &
» à la mort, que de trahir sa cons-
» cience, dont le témoignage lui suf-
» fit : celui-là, n'en doutez point, pré-
» férera, sans hésiter, la rigueur d'une
» morale invariable à tous les paillatifs
» d'un Auteur complaisant. Ainsi *Ju-*
» *venal* seroit le premier des Satiriques,
» si la vertu étoit le premier besoin des
» hommes, &c.

Nous doutons qu'il y ait chez aucune Nation Moderne un Poëte sati-

rique aussi nerveux, aussi bouillant, aussi formidable que *Juvenal*. Emporté par son zèle, il crie, il menace, il tonne, & ne respire que la vengeance. Il s'annonce comme un censeur âpre & inexorable, & poursuit le criminel avec un glaive étincelant.

La licence, la servitude, le parjure, le fanatisme, l'hypocrisie, tout allume sa bile.

Peint-il les Tyrans, les Délateurs, les Intriguans, les Parasytes, les Epouses perfides, les Prêtres imposteurs, les faux Nobles, les parvenus insolens, les Poëtes importuns, les Juges pervers, les Voluptueux dissolus, les Courtisanes impudiques? son animo-

fité eſt ſi forte ; que ſon Lecteur la partage. Le nerf, la véhémence, le feu, la liberté le diſtinguent des autres Poëtes. Ses expreſſions ſont fortes, ſes ſentimens nobles & vrais, ſes peintures frappantes. Il traite ſon ſujet en maître, & ſatisfait l'attente des perſonnes qui chériſſent encore la vertu.

Le ſublime Traducteur de *Juvenal* a très-bien obſervé que l'impétuoſité de ce Poëte & la ſéduction de ſon art, l'emportoient quelquefois trop loin, mais que la droiture de ſes intentions l'excuſoit preſque toujours. S'il fut ſévère, il fut juſte : s'il a peu loué les hommes, il a célébré toutes les vertus : c'eſt aux méchans à le craindre, les bons doivent l'aimer.

Un Auteur Italien s'exprime ainsi dans un *Discours sur la satire*, imprimé au commencement de ce siècle.

« L'invective ne sera point odieuse, lorsque l'éloquence, animée par de grands intérêts, en formera les foudres. Quand *Cicéron* tonne contre *Catilina*, *Marc-Antoine*, &c. quelle est l'oreille blessée des sublimes invectives que l'Orateur vomit contr'eux du haut de la tribune. Quand *Juvenal* verse sans mesure sur un *Néron* le fiel le plus amer, ne se sent-on pas soi-même soulevé contre ce monstre, & prêt à joindre sa voix à celle du Censeur ? Il nous semble entendre parler par la bouche de ces Satiriques, la patrie & l'humanité ».

L'amour du bien public a seul le

droit d'employer l'invective. Je sens combien il est difficile de le contraindre & de l'arrêter, lorsque dans un enthousiasme excité par de fortes considérations, il entend la voix de la patrie qui lui demande des victimes. D'ailleurs, il est des maux auxquels il faut appliquer le fer & le feu. Hommes lâches, amollis & corrompus, dont la politesse vous oblige à vous bercer les uns les autres dans vos travers, vous n'écrirez point la satire. Vous croiriez retomber dans la barbarie, s'il vous falloit appeler le vice du nom qui lui convient, & apprendre à l'homme ce qu'il doit être. Vous voudriez du moins orner la vérité, & la masquer, comme si c'étoit une chose honteuse que de

la représenter sans voile. La satire sera impolie & grossiere, si vous le voulez; mais elle sera vraie, hardie, généreuse, perçante & efficace. Vous ne l'approuverez pas, mais vous la redouterez. Plaignez-vous de vous mêmes, si ses couleurs injurieuses vous peignent au naturel. Les remontrances & les raisons n'auroient fait que glisser sur votre ame endurcie, & le sarcasme l'a percée jusqu'au vif. Ce ne sont que les victimes innocentes & volontaires qu'il faut couronner de fleurs : & le satirique ne fait qu'exercer la victime publique, en immolant sans ménagement les coupables. *Menzini* disoit que quand il s'apprêtoit à foudroyer les vices, il avoit toujours *Thysiphone* devant les yeux.

II.

Passages choisis de Juvenal.

Il faut peu de chose à l'homme pour être heureux. Le grand art & de savoir modérer ses desirs, & de les assujettir aux soins économes de la nature. C'est ce que le Poëte fait sentir dans ces vers. »

Mensura tamen quæ
Sufficiat censûs, si quis me consulat, edam, &c.
(Sat. IV.)

« Si vous me demandez jusqu'où s'étend le nécessaire, le voici. Tâchez

d'avoir suffisamment de quoi vous garantir du froid, de la soif & de la faim. Bornez-vous à ce que possédoit gaiement *Epicure*, dans son petit jardin, & *Socrate* avant lui dans son logis étroit. Sur ce point la nature est d'accord avec la raison. L'austérité de ces modèles vous paroît trop rigoureuse? Puisez dans nos mœurs de quoi la tempérer; acquérez autant de revenu que la loi promulguée par *Othon* en exigeoit des Chevaliers Romains. Vous faites la grimace? Doublez, triplez cette somme. Vous n'êtes pas content? Dans ce cas, ni les trésors de *Crésus*, ni ceux des Rois de Perse, ni les richesses de *Narcisse*, à qui le foible *Claude* accorda tout, jusqu'à lui sa-

crifier la vie de ſon épouſe, ne ſeroient pas capables d'aſſouvir votre cupidité ».

III.

La dixième Satire eſt admirable. Le Poëte y fait ſentir la folie de la plupart de nos vœux. Il s'eſt ſurpaſſé lui-même dans cette Pièce. Le feu de ſon imagination y éclate par-tout. On y voit quantité de penſées nobles & de ſentimens ſublimes : le ſtile en eſt nerveux & ſoutenu par des expreſſions dignes des plus grands Poëtes.

Voyez avec quelle ſageſſe, avec quelle dignité il indique aux hommes les vœux qu'ils peuvent raiſonnablement adreſſer au ciel !

« Croyez-moi, laiſſons faire aux Dieux ; ils ſavent ce qui nous convient ; nous demandons ce qui nous plaît, ils donneront ce qu'il nous faut. L'homme leur eſt plus cher qu'il ne l'eſt à lui-même. Emportés par les élans d'un eſprit inquiet, par une aveugle & vaſte cupidité, nous voulons une épouſe, & la voulons féconde : ces mêmes Dieux ſavent déja quelle ſera la mere, quels ſeront les enfans. Je n'interdis ni les ſacrifices, ni les prières, pourvu que vous vous borniez à demander un eſprit ſain dans un corps ſain. Demandez une ame forte, exempte des terreurs de la mort, & qui la regarde comme un dernier bienfait de la nature ; une ame inacceſſible à la colère,

aux vains desirs, capable de préférer les travaux d'*Hercule*, & ses persécutions aux voluptés & à la mollesse de *Sardanapale* : enfin le bonheur & la tranquillité ne dépendent que de vous-mêmes. Vous n'y parviendrez que par le sentier de la vertu. Soyons prudens, nous n'aurons plus besoin de la fortune, dont notre folie déifia le fantôme ».

L'endroit de cette Satire, où le Poëte brise la statue de *Séjan*, est de toute beauté. Il y montre l'incertitude des grandeurs humaines, & combien il est dangereux de compter sur la faveur publique. On sait que le Ministre de *Tibère*, voulut régner à la place

de

de ſon maître; que ſes deſſeins furent découverts, & qu'il en fut puni.

Quoſdam præcipitat ſubjecta potentia magnæ Invidiæ, &c.

« L'excès du pouvoir, toujours en butte aux fureurs de l'envie, perd les ambitieux; la liſte prolongée de leurs titres ſuperbes, les entraîne dans l'abyme; leurs ſtatues ébranlées ſuivent les cables qui les tirent; la hâche fait voler en éclats les roues de leurs chars; & l'on briſe les jambes inſenſibles de leurs chevaux d'airain. Déja le feu s'allume; on le ſouffle, on l'attiſe, & déja la tête de ce fameux *Séjan*, que le peuple adoroit, ſe fond en pétil-

lant dans la fournaiſe ; ce viſage, que l'univers plaçoit au ſecond rang, va ſe transformer en uſtenſiles les plus abjects. — Couvre tes murs de lauriers ; conduis au Capitole un bœuf vigoureux & ſans taches. Voyez *Séjan* publiquement traîné par des bourreaux : chacun s'en félicite. — Quelle bouche ! quels traits il avoit ! Tu peux m'en croire, je n'aimai jamais cet homme. Quel fut ſon crime ? Nomme-t-on le délateur & les témoins ? Rien de tel. Une lettre longue & diffuſe arrivera de Caprée... — Je t'entends, il ſuffit. Le Peuple, qu'en penſe-t-il ? — il fut toujours le même ; il ſuit la fortune & fuit le malheur, &c. »

IV.

Juvénal peint les desirs insatiables des hommes, & offre pour exemples la vaine ambition d'*Annibal* & d'*Alexandre.*

Expende Hannibalem, quot libras in Duce summo
Invenies ?

« Mettez dans la balance les cendres d'*Annibal*; combien pèse aujourd'hui ce grand Capitaine? Voilà celui pour qui l'espace compris entre l'Océan Maure & les tiédes eaux du Nil fut un théâtre trop étroit. Non content de

la double Ethiopie, dont le climat nourrit des éléphans différens de ceux des Indes, il ajoute l'Eſpagne à ſon Empire : il franchit les Pyrénées. La nature oppoſe à ſon paſſage les Alpes & leurs glands. Aidé de la flamme & du vinaigre il diſſout les rochers, il ouvre les montagnes. Déja ſon joug pèſe ſur l'Italie ; il en veut achever la conquête. Soldats, dit-il, nous n'avons rien fait, ſi nous ne briſons les portes de Rome, ſi nous ne plantons les drapeaux de Carthage au milieu du quartier de Suburre. La bonne figure, le bon modèle à peindre que ce borgne guindé ſur ſon éléphant! Que devient-il? O gloire! il ſuccombe, il fuit en exil; & cet illuſtre client attend

dans un vestibule qu'il plaise au tyran de Bythinie de s'éveiller. Il ne périra ce fléau des humains, ni par le glaive ni par les flèches. Un anneau empoisonné vengera le sang généreux qu'il fit couler à Cannes. Courage, insensé, gravis les Alpes escarpées, afin d'échauffer un jour la verve des enfans, & d'être le sujet de leurs déclamations ».

« Un seul monde ne suffit point au jeune *Alexandre*. Les bornes de la terre lui semblent trop étroites : le malheureux s'y tourmente comme s'il étouffoit entre les rochers de Gyare & de Sériphe. Attendez le dans Babylone, un cercueil lui suffira. La mort seule nous apprend à sentir le néant de notre être ».

V.

Il faudroit rapporter les trois quarts des Satyres de *Juvenal*, si l'on vouloit en extraire tous les excellens préceptes de morale qu'elles contiennent. Une chose encore dans laquelle ce Poëte a excellé, c'est à peindre les hommes, qu'il connoissoit parfaitement. Il n'est rien de si vrai que la peinture qu'il fait des méchans, & des remords dont ils sont déchirés, &c. Leur vraie punition, c'est leur conscience. Ils portent en eux-mêmes la cause de leur frayeur; il ne leur faut que leurs crimes pour les tourmenter, pour leur troubler l'esprit.

Scelus intra ſe tacitum qui cogitat ullum,
Facti crimen habet, &c.

« Quiconque projette le crime, eſt déja coupable. S'il le conſomme, plus de relâche, pas même à table : telle qu'une fièvre ardente, la crainte y deſſèche ſon goſier. Offrez-lui du nectar, ſon front ſe ridera comme s'il reſpiroit un Falerne aigri. Si la nuit fait un moment trève à ſes chagrins, ſi par haſard il s'endort après s'être agité ſur ſon lit, ſoudain il voit en ſonge le temple & l'autel qu'il profana. Tonne-t-il? ſes pareils tremblent, pâliſſent à chaque éclair; ils reſtent immobiles dès le

premier murmure entendu dans les airs, comme ſi le bruit du tonnerre étoit moins le réſultat fortuit du choc des élémens que le ſignal d'un Dieu vengeur prêt à les foudroyer. La tempête paſſée n'a point frappé leur tête; ils n'en craignent que plus la tempête prochaine; la ſérénité du ciel ne leur ſemble qu'un affreux délai. Aux premiers accès de fiévre, aux premières douleurs qui tourmentent leurs flancs, ils ne doutent point qu'un Génie implacable n'ait verſé ſur eux les triſtes maladies; ils les regardent comme les traits & les carreaux du céleſte courroux. Déſormais ils n'oſeront promettre aux Immortels le ſacrifice d'un agneau, ni celui d'un coq à leurs Lares. Un ſcélérat aux portes de

la mort, a-t-il le droit d'espérer ? La moindre victime n'est-elle pas plus digne que lui du bienfait de la vie? »

Le Poëte observe sagement, à la fin de cette Satyre, que l'habitude du crime triomphe quelquefois des remords, *qu'une chûte toujours attire une autre chûte ;* & qu'il est impossible alors de redevenir vertueux.

« Sache que l'incertitude & le vertige furent toujours le caractère des méchans ; ils n'ont de fermeté qu'au moment qu'ils commettent le crime. Est-il consommé ? la conscience reprend ses droits; mais bientôt l'inflexible habitude, triomphant des remords, les ra-

mène à la perversité. Qui fut jamais s'arrêter dans la carrière du vice ? Quand vit-on renaître la pudeur sur un front endurci ? Quel homme verras-tu s'en tenir à son premier forfait ? &c.

V I.

Voulez-vous voir la satyre armée d'un glaive, & frémissant de rage ? Lisez la IVe Satyre : c'est un chef-d'œuvre en ce genre. Voyez le portrait de *Crispinus*, vil esclave, que *Domitien* combla d'honneurs & de richesses.

Ecce iterùm Crispinus, & est mihi sæpè vocandus, &c.

(Sat. IV.)

« Voici de nouveau *Crispinus*, & je le citerai souvent; c'est un monstre dont les vices ne sont rachetés par aucune vertu; il n'a d'élans que ceux de la débauche : ses feux adultères n'épargnent que les veuves. Qu'importe ses portiques assez longs pour y lasser ses chevaux, ses vastes forêts, à l'ombre desquelles il se fait traîner? Qu'importe les palais & les jardins qu'il acheta près du Forum ? un méchant ne sauroit être heureux, encore moins un corrupteur, un incestueux, qui n'aguère entraîna dans son lit une vestale couronnée de bandelettes, malheureuse que la terre alloit engloutir toute vivante. Parlons à présent de ses fautes légères. Quiconque néanmoins en commettroit de sem-

blables, feroit châtié par le Cenfeur; mais ce qui flétriroit les gens de bien, honore *Crifpinus*. Que faire ? que dire d'un homme dont la perfonne eft plus difforme que le crime ? il ofa compter fix mille fefterces pour un barbot.... Six mille fefterces ! un barbot ! & c'eft toi, *Crifpinus*, qui les paie ; toi, que l'on vit autrefois revêtu d'un canevas d'Egypte. Le Pêcheur t'eût moins coûté, peut-être : la Province offre des terres, & la Pouille des domaines au même prix ».

« Comment fe figurer la profufion des feftins de l'Empereur, quand fon vil bouffon, revêtu depuis de la pourpre & à la tête de l'Ordre Equeftre, quand un miférable n'a pu, malgré

tant de sesterces, procurer à sa voracité que le moindre des mêts qu'on eût pris au hasard sur les bords de la table de son prodigieux maître ? »

Après avoir peint avec les traits les plus mordans la scélérateſſe & l'intempérance de *Crispinus*, *Juvenal* raconte que l'imbécille *Domitien* fit convoquer les Grands & les Sénateurs, afin de délibérer sur les moyens d'apprêter un *turbot* d'une grosseur prodigieuse, qu'un Pêcheur lui avoit offert. C'est une critique sanglante de cet Empereur. Les divers personnages que fait faire l'adulation à la Cour du Tyran, y sont parfaitement représentés.

« Le dernier des Flaviens déchiroit l'univers expirant, Rome gémissoit sous le joug de ce chauve *Néron*, lorsque dans la mer Adriatique un turbot monstrueux fut pris par un pêcheur, dont il remplit le filet ».

Le maître de la barque & du filet le destine au souverain Pontife. Il arrive au Château d'*Albanum*. Les portes du sallon impérial s'ouvrent à son aspect; il entre, & fait son offrande.

« Agréez, dit le Pêcheur un morceau trop superbe pour des tables vulgaires; consacrez cet heureux jour à votre bon génie, & que votre estomach, à l'instant nettoyé, se rem-

plisse de ce turbot que les Dieux vous réservoient : de lui-même il se jeta dans mon filet. Quoi de plus grossier ? Cependant le stupide triomphoit : la flatterie la plus outrée persuade aisément des mortels aussi puissans que les Dieux.

» Où trouver un vase capable de contenir le poisson ? Ce point méritoit qu'on en délibérât, aussi les Grands sont-ils convoqués au nom de l'Empereur, les Grands qu'il détestoit, & sur le front pâlissant desquels étoit emprcinte la défiance, inséparable du commerce inégal. Le premier qui parut, après que le Liburne eut crié : *accourez : l'Empereur vous attend*, fut *Pegasus*, qui se pressoit d'arriver en rajustant sa robe endossée à la hâte. Il venoit, de-

puis peu, d'être créé Fermier de Rome. Les Préfets de cette ville consternée méritoient-ils un autre titre? de tous les courtisans, ce fut le plus honnête, de tous les Magistrats le plus intègre, quoiqu'il crût nécessaire d'ôter à *Thémis* son glaive & sa balance. Venoit ensuite *Crispus*, cet aimable vieillard, dont le caractère & les mœurs, tels que son éloquence, respiroient la douceur. Qui méritoit mieux que lui d'aider de ses conseils un maître de l'univers, s'il eût été permis, sous cette peste, sous ce fléau du genre humain, d'ouvrir un avis généreux, & de blâmer la cruauté? Mais il étoit trop dangereux de parler au Tyran. Le sort d'un Favori, ne l'eût-il entretenu que des pluies de l'automne,

ou des orages du printemps, dépendoit d'un caprice. *Crispus* sentit bien qu'il étoit inutile de s'opposer au torrent, tandis que chacun retenoit dans son sein la vérité captive, & n'osoit la professer au risque de sa vie. Ce fut par cette politique qu'il vit tant de fois le soleil recommencer sa course, & qu'il atteignit son seizième lustre dans une Cour environnée de précipices....

» On vit aussi paroître & *Montanus*, retardé par son gros ventre, & *Crispinius*, dégoûtant de plus de parfums qu'il n'en faudroit pour embaumer deux cadavres. Plus cruel que ce dernier, on vit *Pompéius*, habile à faire couler le sang par de sécrettes calomnies. On vit *Fuscus*, qui devoit bientôt porter

ſes entrâilles aux vautours des Daces ; après avoir vainement médité l'art de la guerre au milieu des marbres de ſa maiſon de plaiſance... *Véjenton*, tel qu'un fanatique preſſé des aiguillons de *Bellone*, prononce cet oracle : Prince, voici le préſage certain du triomphe le plus grand & le plus éclatant ; vous ferez quelque Roi priſonnier, ou bien *Arviragus* tombera du trône Britannique. Le monſtre eſt étranger. Voyez de quels dards ſon dos eſt hériſſé ! Il ne manquoit à *Véjenton* que de dire le pays & l'âge du turbot ».

« Quel eſt votre avis, demande l'Empereur ? Faut-il le mettre en pièces ? Gardons-nous, répondit *Montanus*, de lui faire cet affront ; que

l'on fabrique un baſſin aſſez profond, & qui ſoit aſſez large pour le recevoir tout entier dans ſes minces parois. Ce grand œuvre exige l'art & l'activité d'un nouveau *Promethée*. Que l'on prépare au plutôt & la roue & l'argile : à compter d'aujourd'hui, *Céſar*, n'oubliez pas d'avoir des Potiers à la ſuite de votre camp. Cet avis, digne de ſon auteur, paſſa tout d'une voix... Chacun ſe lève ; & le Conſeil étant fini, on congédie tous ces Grands, que leur ſublime maître avoit fait accourir en déſordre & pleins d'effroi dans ſa Citadelle d'Albe, comme s'il ſe fût agi des Cattes ou des Sicambres, & que de fâcheuſes nouvelles fuſſent arrivées ſubitement des quâtre points du globe. Que

n'a-t-il consumé dans ses extravagances, la durée d'un règne qui ravit impunément à la patrie, sans qu'il s'élevât un vengeur, tant de citoyens illustres & généreux ! Mais il périt à son tour quand les plus vils artisans commencèrent à le craindre : c'est ce qui purgea la terre d'un monstre encore tout dégouttant du sang des Lamia ».

On voit dans ce morceau, dit l'Abbé *Le Batteux*, toute la force, tout le fiel, toute l'aigreur de la satyre. Ce ton se soutient par-tout dans l'Auteur. Ce n'est pas assez pour lui de peindre, il grave à traits profonds, il brûle avec le fer.

VII.

La ſixième Satyre de *Juvenal* eſt une ſanglante invective contre les femmes. Quoiqu'il y ait de la déclamation & des hyperboles poëtiques dans la peinture qu'il fait des déſordres qui ſe commettoient à Rome, il ſe réduit ſouvent à la vérité. On a retrouvé dans les Dames Romaines tous les mêmes défauts que nous voyons aujourd'hui dans nos Françoiſes. Voyez comme il peint la Coquette.

« Quand elle eſt attendu dans nos jardins, ou plutôt dans le Temple de la commode *Iſis*, & qu'elle y veut pa-

roître avant l'heure ordinaire, & plus parée que de coutume, une malheureuse, les cheveux épars & le sein découvert, se hâte de la friser. — Pourquoi cette boucle inégale ? Aussi tôt un soufflet punit cet attentat. Qu'a fait la pauvre fille ? Est-ce sa faute à elle si ton nez te déplaît ? Une autre vient achever le côté gauche ; ensuite on consulte une vieille, qui passa du peigne à la quenouille. Quand elle a donné son avis, les subalternes opinent à leur tour, chacune selon son âge & ses talens, le tout avec autant d'importance que s'il s'agissoit de la vie ou de l'honneur : tant les femmes desirent de plaire ! Elle bâtit sur sa tête un édifice à tant d'étages, qu'en face on la croiroit une An-

dromaque. Par derrière, elle décroît, on la prend pour une autre, &c.

« La Savante n'eſt pas plutôt à table, qu'elle exalte *Virgile*, & juſtifie le déſeſpoir de *Didon.* Faiſant le parallèle des Poëtes, elle met dans la balance d'un côté le fameux *Maron*, de l'autre le grand *Homère.* Le Grammairien lui cède, le Rhéteur s'avoue vaincu, chacun ſe tait : le flux de ſes paroles eſt tel, que l'Avocat, le Crieur, & même une autre femme, voudroient en vain ſe faire entendre : on diroit un carillon de baſſins & de clochettes; que l'on ne faſſe plus retentir l'airain & les clairons; elle ſeule pourroit ſecourir la lune éclipſée. Prenant le ton dogmati-

que, elle définit l'honnêteté, en marque le but ; il ne lui manque plus, après ce faſte d'éloquence & de doctrine, que d'endoſſer le manteau philoſophique, d'immoler un porc à *Sylvain*, & de ſe baigner pour un denier, &c.

« Que ta femme n'affecte point un langage artificiel ; que dans ſes phraſes entourées elle ne décoche point l'enthymême écourté, & ne ſe pique pas d'être trop verſée dans l'Hiſtoire. J'aime que ſes pareilles ne comprennent pas également tout ce qu'elles liſent. Je hais une Puriſte, qui ne ceſſant de feuilleter la Grammaire de *Palémon*, tâche toujours d'y conformer ſon langage ; une Antiquaire intrépide, qui nous récite de méchans vers oubliés, & reprend une

amie

amie ſur des expreſſions que l'on paſſeroit aux hommes : qu'un mari puiſſe faire impunément un ſoléciſme, &c.

On ſe rappelle, en liſant ce morceau, les Femmes Savantes de *Molière.*

Le paſſage ſuivant trouvera encore malheureuſement ſon application dans notre ſiécle.

« La couche nuptiale eſt le théâtre éternel de diſcordes réciproques : le ſommeil en eſt banni. Pire qu'une tigreſſe privée de ſes petits, l'épouſe ne s'y montre jamais plus odieuſe que, lorſque tourmentée par le remords de ſa propre infidélité, la fourbe t'accuſe

en gémiſſant de lui préférer une rivale imaginaire ; alors elle déteſte les fruits de votre hymen, & verſe un torrent de larmes qui coulent à ſon gré. Sot époux ! te figurant que l'amour les arrache, tu t'applaudis, & tes lèvres les sèchent auſſi-tôt. Quelles lettres tu lirois, & quels billets, ſi l'on trouvoit les tablettes de cette jalouſe adultère ? Mais la voici dans les bras d'un Eſclave ou d'un Chevalier. Comment t'y prendrois-tu, *Quintilien*, pour colorer ce fait ? — Ici mon art eſt en défaut. — Qu'elle réponde elle-même. N'étions-nous pas convenus que nous pourrions ſatisfaire lui ſes goûts & moi mes penchans. Qu'il éclatte, qu'il tonne, je ſuis femme.--Une femme priſe ſur le

fait, n'en eſt que plus audacieuſe ; elle puiſe dans ſon crime la fureur & l'impudence ».

I X.

De tous nos Poëtes Satyriques, *Régnier* eſt celui qui a le plus approché de *Juvenal*. Il a eu les mêmes talens & les mêmes défauts. Il fait rougir très-ſouvent la vertu par la licence de ſes expreſſions.

> Ses rimes cyniques
> Alarmoient très-ſouvent les oreilles pudiques.

Et comme lui encore, il a des traits ſublimes, des portraits peints de main de maître, &c. *Deſpreaux*, quoi-

que né caustique, & d'un caractère sévère, avoit pris soin de tempérer l'âcreté de sa bile par le commerce d'*Horace*. Il est plus retenu, plus soigné, plus fleuri que *Régnier*; mais celui-ci est quelquefois plus riche, plus fort, plus nerveux.

Boileau, qui s'étoit modélé sur les Satyriques Latins, présente beaucoup d'endroits imités de *Juvenal*. En voici quelques exemples.

Tolle tuum, precor, Hannibalem, &c.
(Sat. VI, v. 170.)

Si quelqu'objet pareil chez moi, deçà les monts,
Pour m'épouser entroit avec tous ces grands noms,

Le ſourcil rehauſſé d'orgueilleuſes chimères ;
Je lui dirois bientôt, je connois tous vos pères.

. . . .

Ainſi donc au plutôt délogeant de ces lieux,
Allez, Princeſſe, allez, avec tous vos aïeux.
Sur les pompeux débris des lances Eſpagnoles,
Coucher, ſi vous voulez aux champs de Cériſoles,
Ma maiſon ni mon lit ne ſont point faits pour vous.

(Boil. *Sat. X*, v. 471.)

Voit-t-on les loups brigands, comme nous inhumains,
Pour détrouſſer les loups, courir les grands chemins ?
Jamais pour s'agrandir vit-on dans ſa manie
Un tigre en factions partager l'Hyrcanie,
L'ours a-t-il dans les bois la guerre avec les ours ?

Le vautour dans les airs fond-il sur les vautours :

. . . .

L'animal le plus fier qu'enfante la nature,
Dans un autre animal respecte sa figure,
De sa rage avec lui modère les accès.

(Boil. *Sat. VIII.*)

MARTIAL.

MARTIAL étoit de Bilbilis, Ville de l'ancienne Celtibérie en Espagne. Il n'avoit que vingt-un an lorsque ses parens l'envoyèrent à Rome, pour le mettre en état d'occuper une place au Barreau. Mais le peu de goût qu'il avoit pour cet état, lui fit bientôt abandonner ses études. Il se livra à la poësie. Les premiers fruits de sa Muse le firent connoître de *Silius Italicus*, de *Stella*, de *Pline* le jeune, & des plus beaux génies de ce temps. Il s'acquit une si grande réputation, qu'un Romain du premier rang, nommé *Stetinius*, lui érigea de son vivant une statue.

Martial demeura trente-cinq ans à Rome, ſous les Empereurs *Galba*, *Othon*, *Vithellius*, *Veſpaſien*, *Titus*, *Domitien*, *Nerva* & *Trajan*. Quelques-uns lui accordèrent des graces, mais elles ne furent pas ſuffiſantes pour lui faire un ſort. Il y eut beaucoup de variations dans ſa fortune. On croit qu'il s'en retourna dans ſa patrie après la première année du règne de *Trajan*, ſe voyant négligé par lui & par ſes amis.

Il ne fut pas long-temps ſans regretter le ſéjour de Rome. Dans cette ſavante Ville ſes vers étoient goûtés & applaudis. Preſque tous ſes Juges étoient éclairés. Il avoit quelques envieux parmi beaucoup d'admirateurs, & pouvoit ſe dire ce que *Balzac* dit de ſoi-même. *Je ne*

trouve point de plus agréable concert que celui qui se forme du murmure de quelques particuliers & des louanges de tout le monde. Mais à Bilbilis, à peine trouve-t-il une personne en état d'apprécier son génie : ses vers ne faisoient qu'exciter contre lui l'envie & la médisance. C'est ce que son humeur caustique voyoit avec beaucoup de peine.

Pline le jeune lui donna une somme d'argent, lorsqu'il se retira de Rome : car à peine avoit-il alors de quoi subsister. Il mourut cinq ou six ans après. *Pline* pleura sa mort, lorsqu'il en sut la nouvelle. Il aimoit & estimoit son génie. Voici ce qu'il écrit à *Priscus*.

« J'apprends que *Martial* eſt mort ; & j'en ai beaucoup de chagrin ; c'étoit un eſprit agréable, délié, piquant, & qui ſavoit parfaitement mêler le ſel & l'amertume dans ſes écrits, ſans qu'il en coutât rien à la probité. A ſon départ de Rome, je lui donnai de quoi l'aider à faire ſon voyage. Je devois ce petit ſecours à notre amitié ; je le devois aux vers qu'il a faits pour moi. L'ancien uſage étoit d'accorder des récompenſes utiles ou honorables à ceux qui avoient écrit à la gloire des Villes, ou de quelques particuliers ; aujourd'hui la mode en eſt paſſée, avec tant d'autres qui n'avoient guères moins de grandeur & de nobleſſe. Depuis que nous ceſſons de faire des actions loua-

bles, nous méprisons la louange. Vous êtes curieux de savoir quels étoiens les vers que je crois dignes de ma reconnoissance... Le Poëte adresse la parole à sa Muse. Il lui recommande d'aller à ma maison des Esquilies, & de m'aborder avec respect. Voici comment.

Garde toi bien, dans ton ivresse,
Muse, d'aller à contre-temps
Troub'er les emplois importans,
Où du soir au matin l'occupe sa sagesse;
Respecte les momens qu'il donne à des discours
Qui font le charme de nos jours:
Et que tout l'avenir, admirant notre *Pline*,
Osera comparer aux oracles d'*Arpine*, &c.

« Ne croyez-vous pas que celui qui a écrit de moi dans ces termes, ait bien mérité de recevoir des marques de mon

affection à son départ, & de ma douleur à sa mort ? tout ce qu'il avoit de meilleur il me l'a donné, prêt à me donner davantage, s'il avoit pu; quoiqu'à juger sainement, le don le plus précieux que l'on puisse faire, c'est le don de la gloire & de l'immortalité. Mais peut-être que les poésies de *Martial* ne seront pas immortelles, peut-être : mais au moins les a-t-il travaillées dans la pensée qu'elles le seroient.

Il nous reste de *Martial* quatorze Livres d'Epigrammes, & un Livre des Spectacles. Ce dernier est un Recueil de vers de cet Epigrammatiste, & de quelques autres Poëtes de son temps, sur les Spectacles, que *Tite* fit représenter l'an 80.

Ce Poëte a porté lui-même un jugement modeste, mais équitable, de ses Epigrammes.

Sunt bona, sunt quædam mediocria, sunt mala plura,
Quæ legis hic : aliter non fit, avite, Liber.

De mes Epigrammes les unes
Sont bonnes, les autres communes,
Beaucoup ne valent rien; tant pis, mais franchement
Je m'en rapporte au plus habile :
En ce genre il est difficile
De faire un volume autrement.

Nous ne possédons que *Catule* & *Martial* de tant de Poëtes Epigrammatiques qui parurent chez les Romains. Tout le monde s'exerçoit dans ce genre. *Pline* le jeune déridoit sa

gravité, en composant des hendécasyllabes. Les Orateurs, les Historiens, les Poëtes, les Philosophes, dans leurs momens de loisir, donnoient un libre essor à leur humeur enjouée. Les Epigrammes couroient alors à Rome comme les *pièces fugitives* parmi nous.

Lorsque la langue commença à perdre son ancienne simplicité, les Déclamateurs & les Sophistes transportèrent sur la Scène, au Barreau, & dans les écrits philosophiques, une sorte d'éloquence qui auroit été propre au genre épigrammatique, mais qui étoit vicieuse dans l'usage qu'ils en faisoient. On trouve dans *Ovide*, *Sénèque*, *Pétrone*, *Stace*, *Valère Maxime*, *&c.* des semences de ce petit Poëme. Ils y auroient parfaitement réussi. Ils abon-

dent en pensées brillantes & fines, qu'on pourroit facilement réduire en excellentes Epigrammes.

Martial avoit le génie de l'Epigramme. *Catulle*, *Calvus*, *Pedo Marsus*, *Getulicus*, furent les Poëtes sur lesquels il se modéla. Sa Muse n'a cueilli que des fleurs légères, & ne s'est guères exercée que dans l'Epigramme badine & satyrique. On voit cependant par quelques pièces répandues dans son Recueil, qu'il étoit capable de s'élever, d'écrire avec noblesse & dignité, & de joindre la pureté des sentimens aux graces de la poésie.

Martial est encore un des meilleurs modèles que l'on puisse se proposer dans le genre Epigrammatique. Il est

plein de feu & d'immagination. On ne trouve point ailleurs plus de ſel & plus d'enjouement, plus de variété dans les figures, plus de force dans les termes, plus d'abondance dans les expreſſions. Il eſt ingénieux à louer, grave à cenſurer, ardent à pourſuivre les vices de ſon temps, naturel dans ſes portraits, exquis dans ſes ſentimens, délicat dans ſes paſſions, &c. Il eſt vrai qu'on ne peut l'excuſer ſur la liberté qu'il ſe donne de tout dire, ſous ombre de reprendre le vice. Il ſemble qu'il en tienne école ouverte; d'ailleurs il eſt flatteur outré du plus indigne de tous les Empereurs; & ſi l'hiſtoire ne lui avoit pas donné d'illuſtres démentis, il nous perſuaderoit volontiers que

Domitien a été le premier homme du monde. Il ſe trouve encore dans ſes Epigrammes un certain air de mendicité qui déshonore le Parnaſſe. Il ne rougit point de demander continuellement à ſes amis, & de demander baſſement. Tout lui eſt bon, tout l'accomode. Un habit, un manteau, un repas, ſont pour lui l'objet légitime d'une Epigramme ; & pour ainſi dire, il proſtitue ſa Muſe pour un morceau de pain. Tantôt vous le voyez ſe plaindre qu'on ne l'invite pas à dîner; tantôt que la Sportule * a été rognée par l'avarice des Grands.

* Certaine ſomme d'argent que les Grands de Rome donnoient au lieu d'un repas à ceux qui leur faiſoient la cour tous les matins.

Dans le grand nombre d'Epigrammes que *Martial* nous a laiſſé, il y en a beaucoup qui nous paroiſſent vides de ſens, & qui n'ont aucun ſel, parce qu'elles ſont alluſion à certains termes Grecs, ou qu'elles ont rapport aux mœurs, aux habillemens, aux édifices publics, & à des aventures qui nous ſont inconnues.

I.

Epigrammes choiſies de Martial.

Nous allons copier quelques Pièces de *Martial*, qui feront connoître ſon génie pour le genre Epigrammatique. Nous donnerons les imitations de quelques Poëtes François, qui ont aiguiſé avec ſuccès la pointe de l'Epigramme.

A cet égard, nous ne le cédons point aux Anciens. *Marot*, *S. Gelais*, *Gombaut*, *Maynard*, *Rousseau*, &c. s'y ſont le plus diſtingués. Nous n'avons guères de Poëtes François qui n'aient fait quelques Epigrammes, ſoit dans le genre ſatyrique, ſoit dans le genre gracieux.

Les chûtes qui frappent & qui ſurprennent agréablement, ſont heureuſes. Il ne faut qu'ouvrir *Martial* pour en trouver des exemples.

Parva rogas Magnos : ſed non dant hæc quoque Magni.
Ut pudeat leviùs te, Matho, Magna roga.

(L. II.)

« Vous demandez de petites choſes aux Grands, & les Grands ne vous donnent pas même les petites choſes que vous leur demandez. Afin que vous ayiez moins de honte du refus, demandez-leur-en de grandes ».

Et dans cette autre.

Eſſe nihil dicis quicquid petis, Improbe, Cinna :
Si nil Cinna petis, nil tibi Cinna nego.

« Vous dites, *Cinna*, que tout ce que vous me demandez n'eſt rien : ſi vous ne me demandez rien, *Cinna*, je ne vous refuſe rien ».

II.

Voici une Epigramme badine contre un mauvais Lecteur.

Quem recitas meus est, ô Fidentine, Libellus,
Sed male cum recitas, incipit esse tuus.

Ce sot *Fidentinus*, avorton du Parnasse,
Des vers qu'il m'a pillés, se fait gloire aujourd'hui;
Mais, las! il les récite avec si peu de grace,
Qu'on jugeroit qu'ils sont de lui.

Cette autre, contre un Critique.

Laudat, amat, cantat nostros mea Roma libellos, &c.

Tout le monde eſtime mes vers,
On les apprend, on les récite,
Perſuadé de leur mérite,
Le ſeul *Damis*, dont l'eſprit de travers
Honore tout ce qu'il critique,
Eſt furieux quand on les lit.
Il s'étonne, pâlit, rougit :
Damis, à ſa façon, fait mon panégyrique.

III.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'on dit au Barreau : *au fait*, *Avocat. Martial* a fait une jolie Epigramme contre ces diſcoureurs qui s'écartent de leurs ſujets. *Lamonnoye* l'a élégamment imité dans les vers ſuivans.

Pour trois moutons qu'on m'avoit pris,
J'avois un procès au Bailliage.

Gui, le phénix des beaux eſprits,
Plaidoit ma cauſe, & faiſoit rage.
Quand il eut dit un mot du fait,
Pour exagérer le forfait,
Il cita la fable & l'hiſtoire,
Les *Ariſtote*, les *Platon*,
Gui, laiſſez-là tout ce grimoire,
Et retournez à vos moutons.

IV.

Ovide diſoit, pour engager ſes amis à trouver bons les vers qu'il leur envoyoit : « Les Ouvrages d'eſprit ne plaiſent guères qu'après la mort de leurs Auteurs, parce que l'envie s'attache d'ordinaire aux vivans. Si c'eſt une eſpèce de mort de vivre malheureux, la terre m'attend, & il ne manque à mon trépas qu'un tombeau ».

Martial ne prenoit pas ſi généreuſement ſon parti. Il dit en pareil cas :

Tu n'eſtimes les gens que des ſiécles paſſés ;
Pardonne mon aveu ſincère & légitime :
Je ne t'eſtime pas aſſez
Pour vouloir par ma mort mériter ton eſtime.

V.

Toutes les Epigrammes de *Martial* ne roulent point ſur des penſées ingénieuſes, ou ſur des jeux de mots. Il y en a quelques-unes qui n'expriment qu'un ſentiment, qu'un trait de naïveté, comme la ſuivante.

Je ne t'aime point, *Dorilas*,
Ne m'en demande point la cauſe ;

Je ne puis te dire autre chose,
Sinon que je ne t'aime pas.

(L. V, Ep. 73.)

VI.

L'Epigramme eſt quelquefois morale. Telle eſt celle du dixième Livre que tout le monde ſait par cœur. Ce ſont les ſouhaits d'un Sage pour vivre heureux.

Mon fils, écoute, je te prie,
Ce qui fait une h ureuſe vie;
Point de ſouci, point de Procès,
Un feu qu'on n'éteigne jamais:
Aſſez de bien acquis ſans peine,
Un air aiſé, point de *Chimène*,
Des amis égaux, le corps ſain;
Etre prudent, ſans être fin,
Point de devoirs, point de querelles,

Peu de viandes, mais naturelles,
Une femme de bonne humeur;
Mais au fond pleine de pudeur;
Etre complaiſant & facile,
Un ſommeil pas long, mais tranquille;
Etre ſatisfait de ſon ſort,
Quel qu'il ſoit ne s'en jamais plaindre;
Et regarder venir la mort,
Sans la deſirer ni la craindre.

(BUSSY RABUTIN.)

VII.

Nubere vis Priſco, non miror Paula; ſapiſti, &c.

(L. IX, Ep. 6.)

Catin veut épouſer *Martin*,
C'eſt fait en très-fine femelle;
Martin ne veut point de *Catin*.
Je le trouve auſſi fin comme elle.

(MAROT.)

VIII.

Malherbe, qui réussissoit quelquefois dans le genre badin & gracieux, a imité la XLe. Epigramme du VIe. Livre de *Martial*.

Jeanne, tandis que tu fus belle,
Tu le fus sans comparaison;
Anne, à cette heure, est de saison,
Et ne voit si beau comme elle.
Je sais que les ans lui mettront,
Comme à toi les rides au front,
Et feront à sa tresse blonde
Même outrage qu'à tes cheveux.
Mais voilà comme va le monde:
Je te voulois, & je la veux.

IX.

Vis te, Sexte coli, volebam amare, &c.

Tu veux qu'on te respecte, & je voudrois t'aimer.
Sextus, quelle amitié pourroit s'accoutumer
A ta gravité circonspecte ?
Tu veux garder ton rang, & régler tous tes pas,
C'est à moi de céder : mais si je te respecte,
Sextus, je ne t'aimerai pas.

(*Le Président* BOUHIER.)

X.

Non plenum modo vicies habebas : &c.

(L. I, Ep. 100.)

Tant que tu fus dans l'indigence,
Tu fis grande chère & bon feu ;

Un procès gagné depuis peu
T'a mis enfin dans l'opulence.
Qui le croiroit ? Un tel succès
Te jette en un contraire excès ;
Tu retranches ton ordinaire,
Tu n'as plus ni maison ni train ;
Gagne encore un procès, *Valère*,
On te verra mourir de faim.

X I.

Lotus nobiscum est hilaris cœnavit, &c.
(L. VI, Ep. 53.)

Hier au soir, ce n'est point un mensonge,
Paul se coucha gaillard & sain :
On l'a trouvé mort ce matin.
N'est-ce pas qu'il auroit en songe
Vu *Robineau* le Médecin ?

(LAMONNOYE)

XII.

Millia viginti quondam me Galla proposcit, &c.

(L. X, Ep. 75.)

Il peut y avoir quatre années
Qu'à *Philis* j'ai voulu compter
Deux mille pièces couronnées,
Et plus haut j'eusse pu monter.
Deux ans après elle me mande
Que pour mille elle condescend.
Je trouvai la somme trop grande,
Je n'en voulus donner que cent.
Au bout de six ou sept semaines,
A cent écus elle revint.
Je dis qu'elle perdoit ses peines,
S'elle en prétendoit plus de vingt :
L'autre jour elle fut contente
De venir pour six ducatons.

J'en trouvai trop chère la vente,
S'elle paſſoit quatre teſtons.
Ce matin elle eſt arrivée,
Gratis voulant s'abandonner :
Et je l'ai plus chère trouvée
Que quand J'en voulois tant donner.

(DESPORTES.)

XIII.

Ut præſtem Pyladen, aliquis mihi præſtet Oreſtem, &c.

Comment eſpérer que l'on t'aime ?
Damon, je n'y ſais qu'un ſecret ;
Si tu veux qu'on t'aime en effet,
Commence par aimer toi-même.

(*Le Préſident* BOUHIER.)

STACE.

Le père de *Stace* étoit issu d'une famille très-ancienne. Il possédoit à un degré également supérieur les talens de la poésie & de l'Eloquence, & s'apliqua toute sa vie à les perfectionner.

Le mérite, dénué des dons de la fortune, s'élève rarement & sur-tout dans les lieux où nous avons pris naissance. C'est ce que le père de notre Poëte éprouva. Il sentit la nécessité de s'exiler de sa patrie. Il partit dans le dessein de parcourir les différentes villes d'Italie & de Grèce, où il remporta tous les prix d'éloquence. En-

hardi par ſes ſuccès, il réſolut de ſe fixer à Naples, témoin de ſon triomphe. On lui conféra le titre de citoyen, comme une récompenſe due à ſon mérite.

Une jeune Napolitaine, nommée *Ageline*, captiva ſon cœur. Il l'obtint, & l'épouſa. La fortune lui réſervoit des honneurs encore plus grands que ceux qu'il avoit reçus juſqu'alors. Il ouvrit une Ecole publique d'Eloquence. Le bruit de ſa réputation lui attira des diſciples de toutes les parties de la Grèce. On le manda à Rome. Il y vint bientôt, & eut des diſciples dans l'Ordre des Chevaliers & du Sénat.

Domitien lui-même fut du nombre de ſes auditeurs; & lorſqu'il parvint à

l'Empire, après la mort du vertueux *Titus*, il lui donna une couronne d'or pour le prix des Minervalles dans lesquelles il sortit victorieux.

Ses Ouvrages poëtiques, que nous avons perdus, étoient deux Poëmes, l'un sur l'embrasement du Capitole, & l'autre sur la ruine d'Herculaneum, causée par une éruption du Vésuve. Il mourut de léthargie à l'âge de 65 ans, regretté de ses amis, de sa femme & de son fils, qui consacra sa douleur dans une de ses *Silves*, * intitulée : *Epicedion in Patrem.* C'est une de ses plus belles.

* *Silva. Silve.* Pièce de prose ou de poésie faite sur le champ.

Stace, dont le père avoit été & l'ami & l'instituteur, hérita de toutes ses vertus, & perfectionna tous ses talens. Il montra dès sa jeunesse les plus grandes dispositions pour la poésie. Ce bel art lui inspira de bonne heure un sentiment qui en est presque inséparable. Il ressentit les douces impressions de l'amour. *Claudia*, fille de *Claudius Appolinaris*, & veuve d'un Musicien, fut l'objet de sa tendresse. Ils s'aimèrent réciproquement; bientôt ils s'épousèrent : une fille suivit de près cette union desirée. *Stace* en fit ses délices : elle couronna son bonheur. Il en parle avec la plus vive affection.

Claudia réunissoit les qualités du cœur & les lumières de l'esprit. On

croit communément qu'elle aidoit son époux dans ses travaux poëtiques.

On lit dans la V[e] Silve du III[e] Livre, que *Stace* avoit été absent de *Claudia* pendant vingt-années, & qu'il posséda divers emplois militaires. Il dédia à *Domitien* ses Poëmes de la *Thébaïde* & de l'*Achilléide*. Les bienfaits de cet Empereur peuvent à peine excuser les louanges outrées qu'il lui prodigue. Il parle dans une de ses Silves de l'honneur que lui fit *Domitien* de l'admettre à sa table. Frappé de la majesté impériale, il ne voit plus la magnificence du festin & l'appareil somptueux qui l'environne; tous ses régards sont fixés sur le maître du monde.

Il auroit pu s'en tenir à cette louange: mais

mais il va plus loin. Il compare grossièrement *Domitien* à *Jupiter*, qu'*Homère* nous peint dans une fête au milieu des vertueux Ethiopiens. On doit avouer cependant que la versification de ce passage est très-noble, & que la pensée en est sublime

Stace, après avoir exercé sa Muse à différentes pièces de Poésie, que nous possédons encore sous le nom de *Silves*, entreprit sa *Thébaïde*. Les hommes les plus habiles de son temps lui fournirent des secours pour cette grande entreprise, & particulièrement *Maximus Junius*, aussi distingué par son rang, que par ses vastes connoissances.

Le Poëte fait entendre qu'il consacra plusieurs années à la composition de

cet Ouvrage : voulant imiter en tout le sage *Virgile*, dont il se déclare l'admirateur & l'émule, sans cependant espérer jamais de l'atteindre. Il avoit coutume de célébrer la naissance de ce grand Poëte avec beaucoup de solemnité.

On sait qu'il entroit dans le systême de la Théologie païenne, de rendre une espèce d'hommage aux ames des Héros, parce qu'on supposoit qu'après leur mort, elles conservoient leur génie, leurs inclinations. Ainsi *Alexandre* le grand sacrifioit aux manes d'*Achille*, pour exciter sa valeur, & l'éclairer dans ses actions guerrières. Les favoris des Muses visitoient la tombe des grands Poëtes. Les Philosophes ne se

faiſoient aucun ſcrupule d'adorer quelque bon Génie, & *Socrate* avoit ſon Démon familier. D'après cela, on peut très bien ſuppoſer que *Stace*, plein de reſpect pour *Virgile*, ne fréquentoit ſi ſouvent ſon tombeau, que parce qu'il eſpéroit obtenir de ſon Génie quelque inſpiration poëtique.

Sa *Thébaïde* lui coûta douze années de travaux. Il retourna à Naples pour mettre la dernière main à cet Ouvrage, & entreprit enſuite ſon *Achilléide*. Il étoit alors très-âgé.

Les Poéſies de *Stace* furent fort eſtimées à Rome. *Juvenal* marque le concours extraordinaire avec lequel on alloit les entendre, & les applaudiſſemens qu'on leur donnoit.

« A peine *Stace* a-t-il promis de réciter sa *Thébaïde* tant desirée, que la joie se répand dans la Ville, & qu'au moment prescrit chacun accourt avec transport, tant il sait toucher le cœur & charmer l'oreille; mais après avoir brisé son banc dans l'action du débit, la faim le surprend, s'il ne vend à *Paris* les prémices de son *Agave* *. »

Ce passage de *Juvenal* nous apprend que *Stace* n'étoit pas riche, malgré la réputation, les talens de son pere & les siens. On voit qu'après avoir acquis bien de la considération par sa *Thébaïde*, il étoit obligé de faire des Pièces de

* *Agave*, fille de *Cadmus* & d'*Hermione*, qui fit mourir son fils pour avoir méprisé les fêtes de *Bacchus*.

Théâtre, & de les vendre à des Comédiens, pour vivre.

On prétend que *Stace*, lorſqu'il ſe retira à Naples, perdit ſa femme *Claudia*, & qu'il épouſa *Polla Argentaria*, veuve du Poëte *Lucain*. Sa mort arriva vers la fin du premier ſiècle. Il avoit adopté un fils, dont il déplore la perte dans ſes *Silves*.

Il eſt conſtamment faux que *Stace* ait été tué par *Domitien* d'un coup de poignard. On ſait qu'il ſurvécut à cet Empereur de quelques années.

Stace réunit pendant ſa vie les titres d'honnête homme à celui de bon Poëte. Il fut toujours eſtimé, parce qu'il fut toujours vertueux. Exempt des vices de ſon ſiècle, on ne lui reprocha ja-

plus agréable & plus naturel que celui de la *Thébaïde* & de l'*Achilléide*. On préfère, avec raiſon, le chalumeau champêtre à la trompette héroïque. *Stace* n'étoit pas toujours guindé & bourſouflé; il y a dans ſes *Silves* des tableaux & des deſcriptions dont *Ovide* ſe ſeroit fait honneur.

L'Epithalame de *Stella* & de *Violentille*, eſt la plus belle pièce de ce Recueil. Les idées, les images, la touche, en ſont également aimables & voluptueuſes. En voici un fragment.

« Je vois les Muſes deſcendre du Mont Hélicon; Elles tiennent chacune un flambeau dont elles ſecouent le feu ſacré pour célébrer les fêtes de l'Hymen. Elles agitent l'onde pure de la

fontaine d'Hypocrène, qui donne la facilité de faire des vers. L'aimable *Elégie*, d'un air empressé, se mêle Parmi elles : sa taille paroît plus majestueuse : elle encourage les Déesses : elle les suit pas à pas : elle semble desirer qu'on la prenne pour une dixième Muse. Confondue parmi les neuf Sœurs, elle leur ressemble si parfaitement, que le plus souvent elles s'y méprennent. *Vénus* conduit l'épouse, dont les yeux baissés & l'aimable rougeur annoncent la modestie. Elle-même prépare le lit nuptial : elle ordonne les cérémonies sacrées, & cherche à cacher sa divinité dans les assemblées Romaines. Elle diminue l'éclat de ses yeux & de son teint, &

se fait une gloire de paroître moins belle que l'épouse.

II.

La Thébaïde.

Ce Poëme Epique est divisé en douze Chants. Le sujet est la guerre de Thèbes motivée par l'inimitié d'*Etéocle* & de *Polinice*. On est très-partagé sur le mérite de cet Ouvrage. Si l'on en croit l'enthousiaste *Scaliger*, qui prodiguoit également sa critique & son admiration; il n'y a parmi les Anciens ni parmi les Modernes, aucun Auteur qui ait tant approché de *Virgile* que *Stace*; & il ne fait point difficulté de lui donner la préférence sur tous les Poëtes

Epiques Grecs & Latins, soutenant qu'il fait de meilleurs vers qu' *Homère* même.

Le P. *Lebossu* en parle au contraire d'une manière peu avantageuse. Il dit que *Stace* ne mérite pas plus le nom de Poëte que *Lucain* & *Silius Italicus*, quoiqu'il ait prit un sujet héroïque & poëtique. Sa *Thébaïde*, selon ce Critique, est pleine d'épisodes défectueux & surabondans ; tout y est presque irrégulier, & l'on y trouve beaucoup d'endroits monstrueux. La plupart des caractères qu'il donne à ses Héros, sont faux. Son génie emporté, joint au desir d'amplifier & de faire que tout ce qu'il veut dire paroisse grand & merveilleux, l'a fait tomber dans ce dé-

faut. Il porte presque toujours à l'excès les passions qu'il représente dans ses personnages. Il ne sait ce que c'est que de garder l'uniformité, &c.

Le P. *Rapin* lui reproche d'avoir mis l'essentiel de la Poésie dans la grandeur & la magnificence des paroles, plutôt que dans les choses. Il dit que ses vers remplissent l'oreille sans aller au cœur; qu'il est aussi bizarre dans ses idées que dans ses expressions : que son Poëme n'a rien de régulier; que tout y est trop vaste & disproportionné. Enfin il assure que *Stace* n'est qu'un furieux au prix de *Virgile*.

Ce n'est point l'imagination qui manque à *Stace* : elle n'est chez lui que trop fougueuse, trop ardente. C'est

le jugement, c'eſt le goût, c'eſt la raiſon qu'on deſire dans ſon Poëme. C'eſt l'art de préparer les événemens, de ſoutenir les caractères, de ménager les incidens, de garder les mœurs, & de faire jouer avec adreſſe les grandes machines de l'Epopée. Il eſt parmi les Poëtes Epiques ce qu'*Alexandre* eſt parmi les Héros. De grandes vertus & de grands vices, voilà ce qu'on remarque dans le vainqueur d'Arbelle. La *Thébaïde* eſt un torrent mêlé de fumée & de flammes. On y trouve des expreſſions guindées, des images gigantesques, des penſées monſtrueuſes jointes à de grandes beautés & à des éclairs de génie. Il ſeroit injuſte, malgré toutes ſes imperfections, de la ranger dans la

claſſe

classe des mauvais Ouvrages. Mais on doit la présenter par extrait, & la lire avec choix & discernement. Les Poëtes modernes ont souvent puisé dans les écrits de *Stace*, & se sont échauffés au feu de son imagination, en reconnoissant qu'il étoit infiniment au-dessous d'*Homère* & de *Virgile*. *Malherbe* le lisoit très-souvent, & en parloit d'une manière avantageuse. Le grand *Corneille* avoit traduit les deux premiers livres de la *Thébaïde* : on ne les retrouve plus aujourd'hui. Le sublime traducteur d'*Homère*, l'illustre *Pope*, n'a pas dédaigné de faire passer dans sa langue quelques beaux morceaux de *Stace*. On pourroit rapporter une infinité d'autres preuves de l'estime particulière que les

grands hommes faisoient de son Poëme. Mais tous ces détails fastidieux n'entrent point dans notre plan.

La prière d'*Œdipe* aux Dieux des Enfers, captive l'attention du Lecteur dans le premier Livre, par une certaine tristesse touchante & majestueuse répandue dans les vers, & par la pompe & l'harmonie du style.

Prière d'Œdipe aux Dieux des Enfers.

« O vous, sombres Déités, qui gouvernez le Tartare, & qui dispensez les châtimens aux coupables. Toi, livide Styx ! que j'apperçois dans l'obscurité des ténèbres ; & toi, *Tysiphone*, accoutumée à m'entendre t'invoquer sans cesse, exauce mes funestes vœux !

« Si quelquefois mes actions ont su te plaire, s'il est vrai que tu m'aies reçu dans ton sein sortant des flancs de *Jocaste*, & que tu aies guéri mes pieds dont le sort cruel m'avoit proscrit l'usage, tu le sais, j'ai porté mes pas vers les marais de Cyrrha qui séparent le Parnasse & tandis qu'il étoit en mon pouvoir de couler des jours sereins près de *Polibe*, que je croyois mon père, je vis un vieillard dans la triple forteresse de Phocide : j'osai tremper mes mains dans le sang de ce Roi malheureux, en cherchant celui qui m'avoit donné l'être. Ce fut par ton moyen que je sus expliquer l'Enigme du Sphinx; lorsqu'enivré d'un amour criminel, je souillai, par mes feux, le lit de ma mère, & je passai

près d'elle de coupables instans. J'ai donné la lumière à des fils indignes de toi ; mais bientôt la soif du supplice me força à me punir moi-même de mes crimes. Je me privai pour jamais de la lumière du jour. O puissante Déesse ! si mes prières trouvent grace devant toi, daigne les exaucer : toi-même tu les aurois suggérées à ma fureur.

Privé de la vue & de mon Royaume, Ces mêmes enfans refusent de fléchir ma douleur, & de m'aider dans mon infortune. O comble d'horreur ! ces Rois orgueilleux insultent à mes désastres ; ils craignent d'entendre les gémissemens de leur malheureux père. Je leur suis devenu funeste, & le maître des Dieux, lent à punir le crime,

voit les choses sans en être ému ! *Tysiphone* ! viens donc me venger, viens les punir, eux & leurs descendans. Orne ton front de ce diadême, que j'ai arraché au malheureux *Laius*. Animée par les cris d'un père infortuné, vole au milieu d'eux : les alliances du sang se divisent par le fer. Rends le Tartare témoin d'un crime que je voudrois voir : leur bouillante jeunesse ne tardera pas à s'enflammer, & par leur fureur tu les reconnoîtras pour être mes enfans ».

Scaliger, dans son *Hypercritique*, cite comme un des meilleurs endroits de la *Thébaïde*, la description de la prise d'une Ville, qu'on lit dans le dixième Chant de ce Poëme, & lui donne l'épithète de *divina Carmina*.

At tuba luctificis pulsat clangoribus urbem, &c.

(v. 547).

Le bruit de la trompette guerrière se fait entendre à travers les portes ; la Ville retentit de sons aigus, qui portent avec eux la terreur & l'effroi. Les portes se partagent : le cruel étendard traîne à la suite ou la mort ou la gloire : tout respiroit l'horreur dans la Ville. *Mars* lui-même auroit eu peine à soutenir ce spectacle. Le désespoir, la fureur, la crainte & la fuite au milieu de l'obscurité des ténèbres, partageoient par des sentimens divers, les citoyens en proie aux horreurs de l'incertitude : l'on

eût dit que les ennemis étoient au dedans des murailles. L'on s'agite dans les forteresses : l'on n'entend par-tout que des cris : par-tout les citoyens alarmés croient voir le fer & la flamme : leur imagination leur représente des chaînes cruelles : l'effroi leur fait tout envisager. L'on accouroit en foule pour se renfermer dans les Temples & dans les maisons. Les autels des Dieux, chargés d'inutiles offrandes retentissent de leurs clameurs, tous sont saisis d'une frayeur mortelle. Les vieillards consultent les oracles : l'ardente jeunesse brûle de combattre, & pâlit en même-temps. Les femmes font retentir les voûtes de leurs cris ; les enfans étonnés pleurent sans connoître encore la cause de leurs lar-

mes; ils ne craignent que les gémissemens de leurs mères, contraintes par l'amour & la nature de ne plus garder de mesures dans ces momens d'effroi; elles-mêmes guident les traits de leurs époux, animent leur colère & leur courage; elles combattent avec eux. Leurs larmes coulent sur les débris de leur Ville bâtie par leurs ancêtres; elles montrent sans cesse leurs enfans à leurs concitoyens: semblables à des abeilles qu'un berger ravisseur a écarté de leur antre, l'essaim courroucé s'agite, & par son murmure s'enhardit au combat. Elles volent toutes d'un air victorieux au visage de leur ennemi; mais bientôt leurs ailes défaillantes refusent de les seconder: alors étroitement serrées l'une

contre l'autre, l'on diroit qu'elles déplorent la perte de leur miel & de leur rustique palais. Elles pressent avec force entre leurs pattes leurs cires déja travaillées ».

On ignore si *Stace* se modéla sur le célèbre *Antimachus*, qui vivoit dans le quatre-vingt-treizième Olympiade, & qui a traité le même sujet. *La Thébaïde* du Poëte Grec tenoit le premier rang après les Poëmes d'*Homère*. On dit qu'il avoit composé vingt-quatre Chants de cet Ouvrage, que le siége de la Ville n'étoit pas encore levé. Le style boursouflé & emphatique étoit le principal caractère de ses écrits.

III.

L'Achilléide.

Nous n'entrerons dans aucuns détails ſur ce Poëme. On y retrouve de temps en temps la fierté, la nobleſſe, le feu de notre Auteur avec ſes mêmes défauts. Les morceaux que nous venons de citer de la *Thébaïde*, ſuffiſent pour donner une idée du génie & des talens de *Stace*, comme Poëte épique. Nous obſerverons ſeulement que le début de l'*Achilléide* eſt trop pompeux & trop bourſouflé. Le Poëte, qui commence à tirer de la trompette héroïque les ſons les plus éclatans, reſſemble aſſez à celui qui ayant une longue courſe à faire,

part avec une extrême rapidité. A peine eſt-il au milieu de ſa carrière, qu'il eſt épuiſé ; ſes forces l'abandonnent, il n'arrive jamais au but.

Voici comme *Stace* s'annonce.

« Muſe, entretiens-moi du magnanime petit-fils d'*Eaque*, de cet enfant dont la naiſſance fit trembler le Dieu qui lance le tonnerre, &c. »

NÉMÉSIEN.

NÉMÉSIEN étoit de Carthage. On ne ſait pas préciſément le temps de ſa naiſſance ; mais les témoignages de différens Auteurs ne permettent point de douter qu'il n'ait vécu ſous l'empire de *Carus* & de ſes fils *Carin* & *Numérien.* Ce dernier eut beaucoup d'eſtime pour *Néméſien*, & ne dédaigna pas d'être ſon rival en Poëſie. Il en reçut les plus grandes faveurs. Son crédit & ſa puiſſance ne ſe bornèrent pas à la ſeule Ville de Rome. Toutes les colonies lui déférèrent à l'envi les plus grands honneurs. Il jouit enfin des diſtinctions qu'on a coutume d'accorder

à ceux qui ont la confiance des Princes. Sa haute fortune ne donna point atteinte à la bonté de son cœur, & ne l'empêcha point de s'intéresser pour le Poëte *Calpurnius*, qui se voyoit réduit à une misère extrême. Il fut son rival & son bienfaiteur, & joua en même temps les rôles de *Mécène* & de *Virgile*.

Nous n'examinerons point si *Némésien* est véritablement l'Auteur des quatre Eglogues que nous avons sous son nom; nous laissons aux Savans à décider la question. Ses Bucoliques sont bien écrites pour le siècle qui les a vu naître. On y trouve de la poësie, de la clarté, de la simplicité, des images gracieuses & des vers heureux. Rien

ne sent l'affectation. *Némésien* ne court jamais après les antithèses, les jeux de mots, les tours alambiqués, les pointes, ni enfin après tous les faux ornemens du style à la mode. Ce Poëte mériteroit d'être un peu plus connu qu'il ne l'est.

I.

Passages choisis de Némésien.

Fontenelle, dont les éloges ne sont point suspects, lorsqu'il est question des Anciens, estimoit beaucoup *Némésien*, & faisoit cas de sa versification. Il préféroit sa troisième Eglogue à la sixième de *Virgile*, par rapport à la conduite & à l'invention.

Des Bergers qui trouvent *Pan* endormi, veulent jouer de ſa flûte; mais des mortels ne peuvent tirer de la flûte d'un Dieu qu'un ſon très-déſagréable. *Pan* s'en éveille, & il leur dit que s'ils veulent des chants, il va les contenter. Alors il leur chante quelque choſe de l'hiſtoire de *Bacchus*, & s'arrête ſur la première vendange qui ait jamais été faite, dont il fait une deſcription très-agréable.

L'illuſtre Académicien trouve ce deſſein plus régulier que celui du *Silène* de *Virgile*.

Nyctilos, atque Mycon, nec non & pulcher Amyntas, &c.

« *Nyctile*, *Mycon*, & le bel *Amyn-*

tas, évitoient ſous l'épais feuillage d'un chêne l'ardeur du ſoleil, lorſqu'ils apperçurent *Pan*, qui, fatigué de la chaſſe, ſe repoſoit à l'ombre d'un orme, & réparoit dans les bras du ſommeil ſes forces épuiſées. Près de lui ſa flûte étoit ſuſpendue à une branche d'arbre. Les jeunes Bergers s'en ſaiſiſſent furtivement (comme ſi elle pouvoit leur ſervir à chanter des vers, & qu'il fût permis aux hommes de toucher les chalumeaux des Dieux). Mais la flûte de *Pan* ne rend plus ſous leurs doigts de ſons harmonieux qu'elle avoit coutume de faire entendre. Elle refuſe d'exprimer un ſeul vers, & il n'en ſort qu'un aigre ſifflement. *Pan*, éveillé par ces ſons faux & aigus, & en connoiſſant

aussi-tôt la cause : jeunes Bergers, dit-il, si vous demandez des vers, je vais vous en chanter. Il n'est permis à aucun mortel d'enfler ces chalumeaux, que j'ai moi-même assemblés avec de la cire dans un antre du Mont Ménale. Je chanterai ta naissance, ô *Bacchus* ! & l'origine de la vigne : nous devons des vers à *Bacchus*. Il dit, & aussi-tôt il commença ainsi.

« Fils de *Jupiter*, qui le front couronné de lierre, & les cheveux parfumés d'essence, te plais à former des guirlandes de pampre & de feuilles de vignes pour en orner les tigres de ton char, c'est toi que je chante. *Sémélé* a vu *Jupiter* avec l'effrayant appareil qui l'environne, & dont les astres seuls peu-

vent soutenir l'éclat. Le Maître de l'univers, prévoyant l'avenir, différa la naissance de l'enfant qu'elle portoit dans son sein, jusqu'au temps où la nature permettoit qu'il vît le jour. Les Nymphes, les Faunes, les pétulans Satyres, & moi prîmes soin de le nourrir dans un antre de Nysa. Le vieux *Sylène* lui-même, plein d'une respectueuse tendresse pour ce jeune enfant, l'échauffe dans son sein, le soutient sur ses bras, & le fait rire, en le chatouillant délicatement. Tantôt par un léger mouvement il l'invite au sommeil, & tantôt il le réjouit, en frappant de ses mains tremblantes le sistre qu'il tient. Le jeune Dieu, souriant à ce badinage, pince les oreilles de *Sylène*, lui

arrache les poils, dont sa poitrine est hérissée; il frappe sur sa tête chauve, sur son court menton, & il applatit avec son foible pouce le nez du Satyre, qui n'est déja que trop écrasé. Cependant lorsqu'il fut parvenu à une florissante jeunesse, & que sous sa chevelure dorée ses cornes commencèrent à percer, il apprit aux hommes à connoître la vigne, source de leurs plaisirs. Les Satyres en admirent les feuilles & le fruit. Cueillez, leur dit *Bacchus*, ces grappes, dont vous ignorez l'usage, & écrasez-les avec les pieds. Les Satyres les séparèrent aussi-tôt de leurs seps; ils les portent dans des corbeilles, & se pressent de les fouler dans des cuves de pierre. De tous côtés sur

les colines on ne voit que vendanges & que corps nuds, barbouillés du jus vermeil de la vigne. Les Satyres, troupe lascive, se saisissent des vases que le hasard leur présente. Les uns reçoivent la nouvelle liqueur dans des cornes, les autres dans des tasses, ou dans le creux de leurs mains. Celui-ci, courbé sur les bords d'une cuve, fait entendre, en humant le vin doux, le bruit de ses lèvres. Celui-là le puise avec l'instrument dont il a coutume d'accompagner sa voix. Un autre penché, présente sa bouche à l'ouverture de la cuve; mais il ne peut recevoir qu'une partie du vin qui en coule. Le reste inonde sa poitrine & ses épaules. La joie règne par-tout. Le vin inspire aux Satyres des

chanſons & des danſes laſcives. Il allume l'amour dans leur cœur; ils courent après les Nymphes, qui les fuient. Prêtes à leur échapper, ils arrêtent l'une par ſa robe, l'autre par ſa belle chevelure. Ce fut alors que le vieux *Silène* but, pour la première fois, aux dépens de ſa raiſon dans de larges coupes pleines de cette aimable liqueur. Depuis ce temps là, il eſt le ſujet des plaiſanteries de ceux qui le voient le matin les veines enflées, & le corps appeſanti par ce délicieux nectar qu'il a bu la veille avec excès. *Bacchus* même, ce Dieu qui doit ſa naiſſance à *Jupiter*, ne dédaigne point d'exprimer avec ſes pieds le jus des raiſins. Il en fait boire à ſes Lynx, & il façonne en thyrſe le bois de la vigne ».

« C'est ainsi que *Pan* instruisit les jeunes Bergers dans les vallées d'Arcadie. Il finit au moment où la nuit avertit de rassembler les troupeaux dispersés, de les traire, & de donner à leur lait une consistance solide ».

II.

Veut on lire des vers doux, coulans, harmonieux, des vers dignes enfin du Cygne de Mantoue ? Le commencement de la première Eglogue en offre des exemples.

Dum fiscella tibi fluviali, Tityre, &c.

« Tandis que tu t'occupes à faire des paniers de jonc, & que ces campa-

gnes retentissent du bruit importun des cygales, chante-moi quelques vers, si tu en as qui conviennent au doux son du chalumeau. *Pan* t'a enseigné à jouer de cet instrument, & *Apollon* t'a favorisé du don de la Poësie; commence, tandis que les genisses paissent l'herbe, que les chevreaux broutent le saule, & que la rosée & la douce chaleur du soleil levant nous permettent de laisser nos troupeaux errer dans la prairie ».

III.

L'amour du bel-esprit ne se fait point sentir dans les Poësies de *Némésien*. Il ne ressemble point à quelques-uns de nos Modernes, qui, à force de vou-

loir embellir la Poësie Pastorale, lui ont fait perdre cette simplicité & ce naturel qu'elle avoit dans son origine. D'une Bergère modeste & parée, pour ainsi dire, des mains de la nature, ils en ont fait une Coquette précieuse, fardée & chargée de ponpons & de faux brillans. Voyez comme *Némésien* traite la galanterie! *Idas* & *Alcon* aiment éperduement la belle *Donacé*; ils brûlent l'un & l'autre d'une flamme que leur jeunesse n'a pas encore permis d'éprouver. Ces deux jeunes Bergers essaient de diminuer, par leurs tendres plaintes & par leurs vers, l'ardeur du feu qui les dévore. *Idas* commence ainsi.

« Driades, qui habitez les forêts, Nappées,

Napées, qui vous cachez dans les antres, & vous Naïades, qui, d'un pied plus blanc que l'albâtre, fendez l'humide Empire, & entretenez par votre fraîcheur les fleurs de la verdure, dites-moi dans quelle prairie, à l'ombre de quel arbre je trouverai *Donacé*, occupant ses belles mains à cueillir des lys ? Trois fois le soleil a achevé sa carrière depuis que je l'attends, dans un antre où elle avoit coutume de se rendre. Mes genisses, depuis ce temps-là, n'ont goûté aucun pâturage, aucun fleuve ne les a désaltérées ; & mes veaux, remplissant l'air de leurs foibles mugissemens, sucent en vain les mammelles arides de leurs mères, comme si, en ne m'occupant que de

mon amour, c'étoit le moyen d'en éteindre le feu... Ne suis-je pas, aimable Bergère, cet *Idas*, à qui tu donnois souvent de tendres baisers, & dont tu as plus d'une fois interrompu les chants, pour chercher ses lèvres errantes sur ses chalumeaux ? Hélas ! mes jours ne t'intéressent-ils plus ? Aussi pâle que la violette, j'erre çà & là. Je hais toute nourriture, les dons même de *Bacchus*, & je ne songe pas à goûter les douceurs du sommeil. Depuis que je ne te vois plus, le myrthe & le laurier n'ont pour moi aucune odeur : les lys me paroissent noirs, les jacinthes ont à mes yeux perdu leur tendre couleur, & les roses leur éclat. Reviens, & ces fleurs reprendront pour

moi leur beauté naturelle & leur charmante odeur ; car tant que *Pallas* aimera les lauriers, *Bacchus* la vigne, *Priape* les jardins, *Palès* les rians pâturages, *Idas* n'aimera que toi ».

IV.

La première Eglogue peut entrer en comparaison avec la quatrième de *Virgile*.

Timette & *Tityre*, tous deux favorisés du don de la Poësie, s'invitent mutuellement à chanter quelques vers au son du chalumeau. La vieillesse de *Tityre* lui sert d'excuse. Les ans ont refroidi l'ardeur de ses plaisirs : il a consacré sa flûte au Dieu *Faune*. Il prie le Berger de rendre hommage aux

manes de *Mélibée*. Il se rendent dans un lieu favorable aux chants. Là, le jeune *Tityre* fait entendre ces accens plaintifs.

« Feu céleste, père de la nature, vaste Océan, principe de toutes choses, air immense, & toi, terre féconde, qui donnez la naissance & la vie aux corps animés, recevez ces chants, & faites-les entendre à *Mélibée*, si le sommeil de la mort n'éteint pas le sentiment. Mais si les grandes ames sont admises au séjour des Dieux, & qu'élevées au dessus des voûtes azurées, elles jouissent du spectacle de l'univers. Ecoute, ô *Mélibée*! des chants semblables à ceux que ton indulgence te fit applaudir. Quoique nous ayons tous

été les témoins de ton heureuse vieillesse, le fatal instant qui a terminé le cours d'une si belle vie, nous a plongés dans la douleur; il a vu couler nos larmes en aussi grande abondance que si la mort jalouse t'eût moissonnée à la fleur de tes ans. Nés pour subir un jour le même sort, notre commune destinée ne nous a point empêché d'exprimer ainsi nos regrêts. « O *Mélibée* !
» le froid de la mort, hélas! a glacé
» ton sang, & t'a plongé dans la nuit
» du tombeau. Après que la vieillesse
» a blanchi tes cheveux, digne du rang
» des Immortels, tu as été la victime
» de la triste loi décernée contre les
» humains. Tout respiroit en toi la jus-
» tice. C'est toi qui terminois les dif-

» férens de nos bergers ; c'eſt ta pru-
» dence qui appaiſoit leurs querelles.
» Tu nous appris à chérir les délices
» de la vie champêtre. L'équité, par
» tes ſoins, vit parmi nous ſes loix
» reſpectées, & fixa les limites incer-
» taines de nos champs. Ton air grave
» n'avoit rien que d'aimable. Sous un
» front toujours ſerein, la douceur ré-
» gnoit dans tes yeux & plus encore
» dans ton cœur. Tu nous exhortois à
» approcher le chalumeau de nos lè-
» vres, & à charmer ainſi nos triſtes
» ennuis. De peur que notre jeuneſſe
» ne ſe flétrît dans une ſtupide oiſi-
» veté, ſouvent tu donnois de magnifi-
» ques prix à celles de nos Muſes, que tu
» en jugeois dignes ; ſouvent auſſi, mal-

» gré ton âge, pour exciter notre ému-
» lation, tu chantois gaiement sur un
» chalumeau des vers dignes d'*Apollon*.
» Heureux *Mélibée*! reçois nos adieux».
Apollon, protecteur de nos campagnes, te couronne de lauriers odoriférans. Chaque Faune t'offre de ses richesses, des raisins, des gerbes de bled, & des fruits de toute espèce. *Palès* te présente des vases pleins de lait, les Nymphes du miel, & *Flore* des couronnes émaillées de ses plus riches dons. Les Muses consacrent des vers à ta mémoire, & nous te chantons sur le chalumeau. Le stérile plane, le superbe pin retentissent du nom de *Mélibée*. Echo ne répète plus dans nos forêts que des vers à ta louange. Nos trou-

peaux même ſemblent t'appeler par leurs mugiſſemens. On verra les veaux marins naître dans les campagnes arides ; le lion furieux vivre au milieu des mers ; l'if diſtiller le miel le plus doux ; contre l'ordre des ſaiſons, la moiſſon ſe fera pendant le triſte hiver ; on cueillera les olives l'été ; le printemps verra éclore les fruits de l'automne, & l'automne les fleurs du printemps, avant que ma flûte ceſſe de célébrer tes louanges, ô *Mélibée* ! »

V.

Nous finirons par ces vers ſur la Beauté.

Non hoc ſemper eris, perdunt & gramina flores, &c.

« Jeune & cruel *Jolas*, tu ne seras pas toujours aussi beau. La vigne & le peuplier sont bientôt dépouillés de leur feuillage, les gazons de leurs fleurs, les buissons de leurs roses, & les lys de leur éclat. La beauté est un présent du ciel, dont on ne jouit pas long-temps, & que les années ne savent point respecter.

Madame *Deshoulières* a dit :

Quelqu'art ingénieux que la sage nature
Ait mis à former la peinture,
Dont on voit éclater les différentes fleurs ;
Les plus rares beautés de l'Empire de *Flore*
N'ont jamais pu montrer à leur seconde aurore
L'éclat de leurs vives couleurs.
Un liquide crystal, qui, sortant de sa source,
S'écoule d'une prompte course,

Un éclair dont on voit la brillante clarté,
Disparoître à nos yeux aussi-tôt qu'elle est née.
Peuvent seuls exprimer la triste destinée
De votre fragile beauté.

CALPURNIUS.

TOUT ce qu'on sait de la vie de *Calpurnius*, se réduit à bien peu de chose. Il étoit Sicilien; sa naissance n'étoit rien moins qu'illustre, & répondoit à sa fortune. Il eut un frère compagnon de ses études & de sa pauvreté. Les poésies qu'il nous a laissées, & sur-tout sa quatrième Eglogue, sont un témoignage de sa vive reconnoissance envers *Néméssen* son bienfaiteur. Il s'y représente lui-même sous le nom de *Corydon*. Il fait parler son frère sous celui d'*Aminthas*, & *Mélibée* est *Néméssen*.

Quid tacitus, Corydon, vultuque sub-
inde minaci &c.

MÉLIBÉE.

« D'où vous vient, *Coridon*, cet air pensif, ce regard févère ? Pourquoi vous reposez-vous sous ce plane, si près de ce ruisseau dont le bruit est importun ? L'humidité de ces bords, & l'air frais qu'on y respire, vous ont-ils attiré en ce lieu ?

CORYDON.

Je médite depuis long-temps, *Mélibée*, ces vers dont le sujet n'a rien de champêtre. J'entreprends de chanter l'âge d'or, le Dieu * qui gouverne l'Empire Romain, & la paix qu'il fait régner avec lui.

* *Néméfien.*

MÉLIBEE.

MÉLIBÉE.

Jeune berger, vos vers, il eſt vrai, ſont harmonieux, & *Apollon* vous regarde d'un œil favorable; mais les Divinités de Rome ne doivent pas être chantées ſur le même ton que la Bergerie de *Menalque*.

CORYDON.

Qu'importe que mes vers, eſtimés ſeulement des Bergers, paroiſſent trop champêtres aux oreilles délicates? Si ma ſimplicité ruſtique ne peut atteindre aux fineſſes de l'art, mon zèle m'attirera des ſuffrages. Mon frère *Amyntas*, qui eſt preſque auſſi âgé que moi, a formé le même deſſein. Auſſi ſur ce

rocher, à l'ombre d'un pin, il se prépare à l'exécuter.

MÉLIBÉE.

.... Ne vous ai-je pas entendu, *Corydon*, lui dire plus d'une fois, Rompez, mon frère, rompez ces chalumeaux ; abandonnez les Muses stériles ; ramassez plutôt du gland & des cormes ; faites traire les troupeaux, & allez à la Ville en vendre le lait. Le son de vos chalumeaux vous fera-t-il vivre ? Hélas ! l'*Echo* seul répéte infructueusement les vers que je chante au milieu de ces rochers !

CORYDON.

J'avoue, *Mélibée*, que j'ai autre-

fois tenu ce discours ; mais les temps sont changés : nous avons un autre Dieu, & de plus flatteuses espérances. Par un effet de votre générosité, nous ne sommes plus réduits à ne vivre que de fraises, de mûres & de viles racines. Touché de notre indigence & de la douceur de nos mœurs, malgré le feu de notre jeunesse, vous nous avez mis en état de substituer une nourriture solide au gland, qui faisoit pendant l'hiver notre unique aliment. Si nos chants n'ont rien de triste, si tranquilles nous jouissons dans une heureuse abondance de la fraîcheur de l'ombre, & nous goûtons au milieu de nos forêts les plaisirs de l'amour : c'est à vous, *Mélibée*, que nous en sommes redevables.

Sans vous nous ſerions relégués à l'extrémité de la terre.... Hélas! vil rebut des hommes, je me verrois maintenant confondu parmi les pâtres de l'Ibérie, &c. »

I.

Nous poſſédons ſept Eglogues de *Calpurnius*. Elles nous attachent, & nous plaiſent même après la lecture de celles de *Virgile*. Quoique le mauvais goût, enfant de l'ignorance, commençât à régner parmi les beaux-eſprits de Rome, cet Auteur, éclairé & judicieux, a reconnu le mérite des Paſtorales de *Théocrite* & de *Virgile*. Il s'eſt propoſé de les imiter, parce qu'il a ſenti les graces

de leur ſtyle, la naïveté de leurs idées, la vérité de leurs peintures, & cet air ſimple & champêtre que reſpirent les Idyles de l'un & les Eglogues de l'autre. N'eſt-ce pas une ſorte de gloire pour lui d'avoir réſiſté au torrent du mauvais goût de ſon ſiècle, & en mépriſant cette foule de foibles Auteurs qui avoient écrit depuis *Virgile*, d'avoir puiſé dans la véritable ſource de la Poéſie bucolique ? Il en eſt de la corruption de l'eſprit comme de celle des mœurs. Une vertu mâle & généreuſe peut ſeule ſe garantir des vices autoriſés par l'uſage. Il faut auſſi avoir, en quelque façon, un eſprit ſupérieur, pour ne ſe point laiſſer gagner par le

mauvais goût de ſes contemporains, conſacré par la mode.

I I.

Calpurnius excelle non-ſeulement dans les vers forts & pompeux, qu'il ſait amener avec art, & ſans violer les régles de la poéſie bucolique; mais s'il entre dans des détails champêtres, il amuſe par la variété de ſes peintures, par ſon élégante ſimplicité, & quelquefois même par le charme de ſa diction coulante & harmonieuſe. Le vieillard *Mycon* inſtruit ainſi ſon élève *Canthus*, dans la Ve Eglogue.

Quas errare vides inter dumeta capellas, &c.

« Je vous fais présent, mon cher *Canthus*, de ces chévres que vous voyez errer çà & là parmi les buissons, & brouter lascivement les arbustes. Je vous donne aussi ces troupeaux, qui, à quelque distance de cette montagne, paissent l'herbe tendre des prairies. Les travaux champêtres ne sont plus au-dessus de vos forces : & vous pouvez maintenant consacrer à mon service la vigueur de votre âge. Vous voyez de combien de maux la triste vieillesse m'accable, & que courbé sous le faix des ans, je ne puis marcher sans appui ».

Le discours de ce vieillard rappelle une Idylle de Gessner, qui est un chef-d'œuvre de naïveté & de simplicité.

Le goût de la Poésie Pastorale se perd de jour en jour. L'Eglogue, ce fruit de l'âge d'or, nous paroît fade. Nous n'aimons que les Ouvrages romanesques, les sentimens quintessencés, les petites amourettes, les pointes étincelantes, les jeux de mots, les raffinemens, la fausse délicatesse, &c.; la métaphysique la plus subtile est préférée à la voix de la nature & du sentiment. Nous nous éloignons de ce beau simple, de cette aimable candeur qui régnent dans les écrits des Grecs & des Latins; & nous suivons des routes plus faciles, semées de paillettes de faux or & de fleurs sans odeur. C'est ce qui a donné lieu au célèbre *Rousseau* de faire parler ainsi *Daphnis* à *Palémon*, dans une Eglogue.

O mon cher *Palémon*, ne t'en étonne pas,
Ces lieux, pour nos Bergers, ont perdu leurs appas.
La Ville a tout séduit, & sa magnificence
Nous fait de jour en jour haïr notre innocence.
Je l'ai vue à la fin cette grande cité.
Quel éclat! mais, hélas! quelle captivité!
Cependant nous courons, fuyant la solitude,
Dans ses murs chaque jour briguer la servitude;
Sous de riches lambris, qui ne sont point à nous,
Devant ses habitans nous ployons les genoux.
J'ai vu même près d'eux nos Bergers, nos Bergères,
Affecter, je l'ai vu, leurs modes étrangères,
Contrefaire leur geste, imiter leurs chansons,
Et de nos vieux Pasteurs mépriser les leçons.
Qui l'eût cru! De nos champs l'agréable peinture,
Ces fertiles côteaux, où se plaît la nature,

Le frais de ces gazons ! l'ombre de ces ormeaux ;
Nos rustiques débats, nos tendres chalumeaux ;
Les troupeaux, les forêts, les prés, les pâturages,
Sont pour eux désormais de trop viles images.
Ils savent seulement chanter sur leurs hautbois
Je ne sais quel amour inconnu dans nos bois,
Tissus de mots brillans, où leur esprits se joue,
Badinage affecté que le cœur désavoue.
Enfin, te le dirai-je ? ô mon cher *Palémon* !
Nos Bergers n'ont plus rien de Berger que le nom.

AUSONE.

Ausone naquit à Bordeaux, au commencement du quatrième siécle. Son père, *Jule Ausone*, l'un des plus célèbres Médecins de son siécle, étoit de Bazas. A l'exemple d'*Hipocrate*, il exerça gratuitement sa profession dans la Capitale de la Province. Mais sa réputation s'étant répandue jusqu'à Rome, il y fut appelé par l'Empereur *Valentinien* I, pour être son Médecin; & ce Prince, quelque temps après, le nomma Préfet de l'Illirie.

Jule Ausone parloit difficilement la Langue Latine; mais il possédoit supérieurement la Langue Grecque, qui

étoit alors familière à la plupart des Médecins.

Il n'étoit pas moins diſtingué par ſes vertus que par ſes talens. Si le portrait que ſon fils nous a laiſſé eſt fidèle, c'étoit un reſte de l'âge d'or. Il y eut dans ſa conduite la plus grande uniformité du monde. Il n'eut point de procès : il ne chercha point à étendre ni à diminuer ſes revenus. Peu jaloux de la fortune des autres, il n'écoutoit jamais ni les deſirs ni l'ambition, & regardoit d'un même œil le menſonge & le parjure. Sincère ami, la brigue & la cabale ne l'attirèrent dans aucun parti. Il eſtimoit heureux, non celui qui jouiſſoit du ſuccès de ſes vœux, mais celui qui ne deſiroit

pas les biens que la fortune lui refusoit. Il ne vouloit jamais pénétrer ni les ſecrets des familles ni ceux qu'on lui voiloit. Il bannit loin de lui la colère, l'eſpoir flatteur, les ſoucis dévorans, & cette fauſſe joie qu'on fait paroître en voyant la proſpérité des autres. Il évitoit les grandes aſſemblées, déteſtoit les émeutes & les feintes amitiés des Grands. Il ne croyoit pas que cela ſeul ſoit un mérite de n'avoir rien à ſe reprocher : & il préféroit les bonnes mœurs à la crainte des loix qui les maintiennent, &c.

On voit par ce portrait que jamais Philoſophe ne porta plus loin qu'*Auſone* cette modération, qu'un de nos grands Poëtes appelle le *tréſor du Sage*.

Cet homme vertueux termina ſa carrière l'an 377, âgé de quatre-vingt-dix ans. Il ne nous reſte aucun de ſes Ouvrages.

Decius Magnus Auſonius étoit dans un âge fort tendre, lorſque ſon père fut appelé à la Cour de *Valentinien*. *Cæcilius Agricius*, aïeul maternel de notre Poëte, & célèbre Philoſophe, ſe chargea du ſoin de ſon éducation, & préſagea de loin ſa grandeur future.

Auſone fut élevé à Toulouſe, & eut pour premier Maître *Macrin*, bon Grammairien, dont il vanta dans la ſuite la méthode, la douceur & la diſcrétion.

Pour perfectionner les progrès qu'il avoit faits ſous *Macrin*, il paſſa ſous

la discipline de son oncle *Æmilius Magnus Arboricus*, fameux Rhéteur, qui enseigna à Toulouse & à Narbonne, plaida en Espagne, & fut Précepteur des trois frères du grand *Constantin*.

A l'âge de trente ans, *Ausone* remplit une Chaire de Grammairien au Collége de Bordeaux. Mais ses talens l'appelèrent bientôt à la Chaire d'Eloquence, qui vint à vaquer dans les mêmes Ecoles, où il professa quelques années.

Pendant ce temps-là, il épousa *Attusia Lucana Sabina*, qui étoit d'une famille illustre dans la robe. Il la perdit à vingt-huit ans. Il en eut trois enfans, deux garçons & une fille.

Hespère, son second fils, parvint au Consulat.

Jusqu'ici le mérite d'*Ausone* ne lui a encore donné qu'une réputation brillante. On va le voir maintenant élevé aux premières charges de l'Empire, & récompensé par les plus grands honneurs.

Il y avoit trente ans qu'il professoit les Belles-Lettres à Bordeaux, lorsqu'on l'appela à la Cour pour être Gouverneur des enfans de l'Empereur *Valentinien* : c'étoient *Gratien* & *Valentinien* son frère. Sous un tel Mentor, ces deux Princes se rendirent dignes de l'Empire.

La fin de leurs études ne sépara point le Maître & le Disciple, *Ausone* suivit

ces Princes dans leurs expéditions militaires : & c'eſt dans le trouble & l'horreur des armes qu'il compoſa quelques-uns des Ouvrages que nous avons de lui.

L'Empereur l'éleva ſucceſſivement aux plus grandes dignités. Il fut Queſteur, c'eſt-à-dire Intendant des Finances, enſuite Préfet d'Italie, ſous le Conſulat de *Valentinien* & de *Valens*, après cela Préfet des Gaules.

Après la mort de cet Empereur, le jeune *Gratien*, monté ſur le trône, conſerva toujours à ſon ancien Maître le même reſpect & la même ſoumiſſion : il combla de biens & d'honneurs lui & ſa famille.

Etant dans la Panonie, il déſigna

Consul notre Poëte, qui étoit alors à Trèves, & lui dépêcha un courrier pour lui en donner le premier avis. Rien n'est plus noble, rien n'est plus remarquable que ce mot qu'il écrivit à *Ausone*, en lui annonçant sa nomination. *Solvo quod debebam & adhuc debeo quod solvi* *.

On vit pour lors vérifier la maxime de *Juvenal*, que s'il plaît à la Fortune, de Rhéteur on devient Consul, & de Consul Rhéteur.

Si fortuna volet, fies de Rhetore Consul.

Ausone employa toute la force &

* J'acquitte ce que je devois, & je dois encore ce que j'ai acquitté.

toute la délicatesse de son esprit à faire l'éloge de son auguste bienfaiteur. Nous avons encore le remerciement qu'il fit à l'Empereur. Il renferme les plus grandes beautés de l'éloquence. On peut le comparer au Panégyrique de *Pline*.

« Je vous rends, grand Prince, des actions de graces; je vous rendrois quelque chose de plus, si je le pouvois : mais ni votre fortune ne demande qu'on reconnoisse vos bienfaits par d'autres, ni la mienne ne me donne le moyen de m'acquitter. C'est l'avantage des particuliers d'être libéraux entr'eux. Comme les graces que vous faites sont magnifiques, & au-dessous de toutes

celles qu'on peut recevoir d'ailleurs, elles n'exigent point de retour ni d'intérêts ».

Rome pour conſerver la mémoire d'*Auſone*, lui fit élever une ſtatue dans la place publique qu'avoit fait faire l'Empereur *Trajan*.

Les troubles qui ſurvinrent dans l'Empire agitèrent la fortune d'*Auſone*. *Gratien*, à l'âge de trente-quatre ans, fut tué par *Andragath*, Amiral du Tyran *Maxime*. *Auſone*, quoique favori de *Gratien*, plut à cet uſurpateur, qui le retint auprès de lui. Mais ayant lui-même ſubi le même ſort, notre Poëte eut la ſatisfaction de revoir dans les Gaules ſon ſecond Diſciple, qui avoit

triomphé à Rome avec *Théodose*. Il ne jouit par long-temps de ce bonheur. *Valentinien* fut tué à Vienne en Dauphiné.

Après ces deux pertes, les honneurs & les dignités ne touchèrent plus *Ausone*. Il pressa *Théodose* de le rendre à sa patrie, & à lui-même. Il revint en effet à Bordeaux, où il fut reçu Consul.

L'amour tranquille de la vertu, & le penchant pour les Lettres, lui inspirèrent le goût de la solitude. Il passa dans ses maisons de campagne, que son père lui avoit laissées, le reste de ses jours, qui s'étendirent jusqu'à plus de quatre-vingt ans. Voici comme il peint le sentiment qu'il éprouva lorsqu'il

fut se confiner dans son petit héritage.

« Je te revois, enfin, petit héritage, qui faisois les possessions de mes encêtres, que mon bisaïeul, mon aïeul & mon père ont cultivé avec soin. Hélas! je n'eusse pas sitôt voulu jouir de ce que mon père, déja trop vieux, m'a laissé par une mort qui est arrivée trop tôt. C'est une suite juste & naturelle à la vérité de succéder à son père; mais l'ordre des choses est bien plus gracieux pour les enfans qui aiment leurs parens, lorsqu'il leur permet de jouir mutuellement avec eux. Je n'avois autrefois que les agrémens du bien, le reste regardoit mon père; à présent je suis chargé du soin & du

travail de la culture. Tu es, je l'avoue, un bien petit héritage. Mais fut-il jamais rien de modique pour les personnes également contentes, dans quelque situation où elles se trouvent, ajoutons encore pour les personnes qui sont toujours du même caractère &c. »

C'est dans cette douce retraite qu'il composa la plus grande partie de ses poésies. *Ausone* n'étoit point Poëte par état. Il travailloit presque toujours par occasion. Dans sa jeunesse, la reconnoissance pour ses bienfaiteurs excita son imagination, & le charme des Muses ne lui servit dans la suite qu'à égayer les tristes momens de sa vieillesse. Il ne faut donc pas s'étonner

si parmi un grand nombre d'Ouvrages, presque toujours le fruit des circonstances, il s'en trouve quelques-uns d'inégaux, & un peu au-dessous de la réputation d'*Ausone*.

Ce Poëte possédoit une très-grande littérature, & connoissoit supérieurement les Auteurs Grecs & Latins. Ses Ouvrages annoncent en effet beaucoup d'érudition : mais elle n'exclut point les graces. Il avoit une mémoire heureuse, un génie vif & brillant, une veine riche & abondante. Il fit, étant à table, son griphe *, sur le nombre trois ; dans une nuit les vers iambes

* Mot origin. du Grec, signifie un filet de pêcheur. On donna ensuite ce nom aux Énigmes littérales & grammaticales.

qui

qui terminent sa XXI[e] Lettre, & son Centon en vingt-quatre heures.

Le grand *Théodose*, qui avoit vu en détail les Ouvrages d'*Ausone*, invita notre Poëte à les rassembler. Il lui écrivit à ce sujet une lettre qui fait également honneur au Prince & au Sujet.

« Charmé de la beauté de votre génie & de la profondeur de votre érudition, mon amitié pour vous, mon très-aimable père, n'a point suivi l'usage des autres Souverains. Je vous écris moi-même pour vous demander, non comme votre Empereur, mais comme votre ami, de ne pas me priver du plaisir de lire vos Ouvrages. Quelques familiers qu'ils m'aient autrefois

été, le temps me les a fait oublier. Je ſouhaite non-ſeulement de revoir ceux que vous avez faits depuis, & qui vous ont acquis une ſi brillante réputation. Vous qui m'aimez, faites-vous un plaiſir de me ſatisfaire, & d'imiter ces grands hommes dont vous avez égalé le mérite, qui, ne ceſſant de travailler à l'honneur d'*Auguſte*, s'empreſſoient à l'envi de lui préſenter leurs écrits. Je ne ſais ſi ce Prince avoit pour eux autant d'eſtime que j'en ai pour vous; mais je ſuis sûr qu'il ne pouvoit leur être plus affectionné ».

On remarque dans cette lettre la grande idée que *Théodoſe* avoit du mérite, du génie & de l'érudition d'*Auſone*. Parmi les travaux de l'Em-

pire, ce Prince ne dédaigna pas le soin de la gloire de son *ami* & de son *père*.

Le Poëte étoit alors dans sa retraite, où il mettoit à profit tous les momens de sa vieillesse. Il répondit à *Théodose* d'une manière à faire penser que son génie n'étoit pas entièrement éteint.

Rien ne fait plus l'éloge de son cœur que ses lettres. Celle qu'il écrit à son père au sujet d'un enfant qui lui étoit né, est pleine de sentimens si naturels & si tendres, que nous ne pouvons nous refuser au plaisir de la rapporter ici.

« Je croyois, dit-il, qu'il ne se pouvoit rien ajouter à la tendresse respectueuse que j'ai toujours eue pour vous. Je sens néanmoins qu'elle a acquis un

nouveau degré depuis la naiſſance de mon fils, qui a mis entre les noms du ſang qui nous uniſſoient déja, un nouveau lien qui nous rapproche encore. Vous êtes devenu grand-père par la naiſſance de cet enfant. J'ai préſentement un fils, & je ſuis le vôtre; nous voilà pères tous les deux. Ce n'eſt plus aujourd'hui à titre de fils ſeulement que je dois vous aimer; mais ſous la double qualité de père, dont vous êtes revêtu. Le nom d'aïeul eſt pour vous un nouveau titre qui me preſcrit de nouveaux devoirs. J'aurai lieu d'apprendre à mon fils comment il faut aimer ſon père. Il faut vous l'avouer, je crois être de niveau avec vous depuis que je me vois à mon tour décoré

de ce beau nom. En effet, quelle différence y a-t-il entre votre âge & le mien ? Nous sommes à peu prés égaux, & je pourrois passer pour votre frère. L'intervalle, à cet égard, n'est pas si grand entre nous qu'entre beaucoup de frères. J'en ai vu qui étoient éloignés les uns des autres d'autant d'années que nous en sommes chargés vous & moi, par le temps écoulé depuis notre naissance, non par les droits d'aînesse qui restent douteux entre nous. La fleur de l'âge & la vieillesse se touchent chez vous, de manière que votre jeunesse semble durer encore, & l'arrière saison seulement commencer. On diroit que par la lenteur concertée de ces deux âges, vous vous êtes arrêté

au milieu de votre carrière, & que le printemps se confond avec l'automne.

Dans un de ses Ouvrages intitulé *Parentalia*, qui contient les éloges funèbres de ses parens, *Ausone* se plaint de la perte de *Sabine*, que la mort enleva à la fleur de son âge. Son amour pour cette vertueuse épouse lui fit garder le célibat pendant plus de 45 ans.

Jamais personne ne connut comme *Ausone* le prix de l'amitié. Il regardoit ses amis comme de véritables richesses. Il suffit de lire ses lettres pour en être convaincu. Avec quelle vivacité il se plaint à son cher *Paulin* de son silence! Quels reproches affectueux il lui fait! Comme il lui témoigne l'empressement qu'il a de le voir, & ce qu'il lui en

coûte d'être ſéparé de lui ! quelle ſenſibilité ! quelle tendreſſe ! quel doux épanchement de cœur ! quelle ſimplicité ! quel naturel !

« Venez au plutôt, vous qui faites ma gloire, & qui êtes l'unique objet de mes ſoins, appelé ſous d'heureux auſpices, par les vœux de tous les honnêtes gens, approchez vous de nous pendant que vous êtes jeune, & que notre vieilleſſe conſerve encore toute ſa vigueur pour l'amour de vous. Quand eſt-ce qu'un Courrier viendra m'annoncer : voilà votre *Paulin* qui vient. —Il débarque. Son entrée dans ſon port célèbre eſt précédée de tout un peuple qui court au-devant de lui. Il ſort de ſes terres, & frappe déja à

votre porte. Nous le croyons auſſi. Eſt-ce que ceux qui aiment ne ſe forgent pas des ſonges agréables? »

Dans un autre endroit, il lui reproche ſon cruel ſilence d'une manière très-paſſionnée.

« Quoiqu'en termes barbares, lui dit-il, l'ennemi eſt cependant ſalué de l'ennemi; on reçoit le ſalut au milieu des armes. Les rochers répondent à la voix des hommes; ils nous renvoient nos diſcours. L'écho retentit dans nos forêts: les briſans font du bruit ſur le bord de la mer: les ruiſſeaux murmurent agréablement... Il n'eſt rien de muet dans la nature; les oiſeaux, les bêtes fauves ne gardent point le ſilence, &c. »

Des Ouvrages d'Ausone.

Les Ouvrages d'*Ausone* comprennent 1°. ses Epigrammes, au nombre de cent cinquante ; 2°. l'Ephéméride, ou Journal de sa manière de vivre chaque jour : 3°. les Parentales, ou éloges funèbres de ses parens ; 4°. les éloges des Professeurs de Bordeaux, écrits en vers de mesure différente ; 5°. trente-huit Epitaphes des plus célèbres Héros de l'Antiquité ; 6°. les *Césars*, ou Portraits de tous les Empereurs depuis *Jules-César* jusqu'à *Héliogabale* ; 7°. le Jeu des sept Sages, où il passe en revue les principes des anciens Philosophes ; 8°. les vingt

Idylles, parmi lesquelles se trouve la Moselle, un des chefs-d'œuvres de l'Auteur; 9°. ses Lettres à différens particuliers : elles sont toutes en vers, ou mêlées de vers & de prose; 10°. le Panégyrique de *Gratien*, &c.

I.

Des Epigrammes.

On remarque une grande inégalité dans les Epigrammes d'*Ausone*. Il y en a d'obscènes, qui ne méritent pas qu'on s'y arrête; & la plupart de celles qui sont traduites du Grec, ont une chûte froide & puérile : mais on en trouve quelques-unes dignes de *Catulle* & de *Martial*.

II.

Voici une très-jolie pièce sur *Laïs*, qui remit son miroir dans le Temple de *Vénus*.

Laïs anus Veneri speculum dico, &c.

Je le donne à *Vénus*, puisqu'elle est toujours belle,
Il redouble trop mes ennuis;
Je ne saurois me voir dans ce miroir fidèle,
Ni telle que j'étois, ni telle que je suis.

(M. DE VOLTAIRE.)

III.

L'Aveugle & le Boiteux.

Un Boiteux des deux jambes se faisoit porter par un Aveugle, afin que chacun d'eux pût s'emprunter mutuel-

lement ce qui leur manquoit. L'Aveugle prêtoit ses pieds au Boiteux qui le guidoit. *Gellert*, le *la Fontaine* de l'Allemagne, paroît avoir tiré parti de cette Epigramme dans une de ses Fables.

Un Aveugle hésitoit dans un mauvais chemin,
Il rencontre un Boiteux, & dit au Pélerin :
O vous qui voyez ma misère,
Je respire, & je suis privé de la lumière.
Ah! de grace, aidez-moi, daignez guider mes pas.
Que me proposes-tu? qui, moi, t'aider; hélas!
Je me traîne
Avec peine.
Mais toi, tu marches bien, & tu me parois fort;
Si tu veux me porter, nous suivrons même sort.

Tu

Tu peux compter sur moi, je mettrai mon étude
A t'avertir de tout jusqu'au moindre caillou,
Sans quoi je risquerois de me casser le cou.
Mon intérêt répond de mon exactitude :
Que tes pieds deviennent les miens,
Et mes yeux deviendront les tiens,
Et rendons-nous services pour services.
Allons, très-volontiers. Le Boiteux, à ces mots,
S'accroche à sa béquille, & grimpe sur le dos
Du compagnon qui se voûte à propos.
Ils surent éviter fossés & précipices :
Ce fut leur union qui fit leur sûreté.

IV.

Il y a dans ces deux vers élégiaques un tour qui intéresse par sa symmétrie.

Infelix Dido nulli bene nupta marito ;
Hoc pereunte fugis , hoc fugiente peris.

Pauvre *Didon* , où t'a réduite
De tes maris le triste sort !
L'un en mourant , cause ta fuite ,
L'autre , en fuyant , cause ta mort.

Voici une traduction qui égale l'original , pour la précision.

Hélas ! que tes époux te causent de malheurs ,
Didon ! l'un meurt , tu fuis , l'autre fuit , & tu meurs.

V.

L'Amour crucifié.

La fable intitulée l'*Amour crucifié* ,

eſt tres-ingénieuſe. C'étoit le ſujet d'un tableau antique que le Poëte avoit vu à Trèves. Il repréſentoit pluſieurs Héroïnes, attachant l'Amour ſur une croix de myrrhe, pour le punir d'avoir été victime de ſes feux. Un de nos meilleurs Poëtes Lyriques a imité cette Idylle, & l'a rendue en vers François ſous le titre de *l'Amour fouetté.*

Près des champs conſacrés aux ombres fortunées,
Loin du ſéjour affreux des éternels tourmens,
Sont des lieux peu connus, retraites qu'aux amans
Proſerpine & *Pluton* jadis ont deſtinées.
On n'y voit point régner les ombres de la nuit;
Ce n'eſt point un jour pur que l'on y voit éclore,

Une clarté douteuſe y luit,
Pareille à la naiſſante aurore.
C'eſt-là que ces Beautés, de qui les noms fameux
Rempliſſent la fable & l'hiſtoire :
En accuſant les Dieux rappellent la mémoire
De leurs malheurs & de leurs feux.
L'ambitieuſe imprudente
qui voulut voir *Jupiter*
Avec la foudre brûlante,
Se reproche un honneur qu'elle paya ſi cher.
La tendre épouſe de *Céphale*
Déteſte une jalouſe erreur,
Et briſe la flèche fatale
Qu'elle retire de ſon cœur.
Héro d'une main tremblante,
Tient la lampe étincellante
Qui lui ſervit ſeulement
A voir périr ſon amant.
Ariane roule en colère
Le fil, triſte inſtrument d'un perfide attentat.

Hélas ! elle a trahi son père
En faveur d'un amant ingrat.
A son vainqueur absent, *Phèdre* encore sacrifie
Ses enfans, son trône & ses jours,
Et tour-à-tour accuse & justifie
Ses involontaires amours.
Moins coupables cent fois, & plus à plaindre qu'elle,
Et *Didon* & *Thysbé* vont se frapper le sein.
D'un ingrat qui la fuit l'une a le fer en main,
L'autre tient le poignard d'un amant trop fidèle ;
A leurs cris éclatans, l'Amour vient en ces lieux.
(Le traître, dans nos maux, admire son ouvrage)
Malgré l'épaisseur d'un nuage,
Son carquois, son flambeau le décèle à leurs yeux.
Déja la cohorte rebelle

Le menace. Il veut fuir, il ne bat que d'une aile;
Il tombe, on le saisit : il verse en vain des pleurs.
Attaché sur un myrthe, une fureur nouvelle
Va de tous les tourmens rassembler les horreurs.
Amour, l'une à ton sein présente cette épée,
Par qui sa trame fut coupée.
L'autre offre à tes regards les débris enflammés
Du bûcher où ses jours ont été consommés.
Myrrha, de qui les Dieux ont endurci les larmes,
En fait pour t'accabler de redoutables armes.
Pourquoi s'écria-t-il, pourquoi tant de fureurs!
Cruelle, pouvez-vous connoître
Qui du sort ou de moi cause tous vos malheurs?
Il est aveugle autant que je puis l'être.
Eh! n'avez-vous jamais éprouvé mes douceurs?
Mais, je vais, si j'ai tort, réparer mes erreurs,

Le remède est tout prêt, je puis vous en instruire,
Là, coule le Léthé, je veux vous y conduire.
Ce fleuve fait aux Rois oublier leurs grandeurs,
Aux esclaves leurs chaînes.
Vos jours furent mêlés de plaisirs & de peines;
Là, vous oublierez tout, & les ris & les pleurs.
Tout oublier, Amour, Ah! c'est trop, dirent-elles,
Si l'un sans l'autre, hélas! ne se peut effacer.
Laisse-nous tous les deux. Tes peines sont cruelles,
Mais tes biens sont trop doux pour ne plus y penser.

VI.

Les noms & les occupations des Muses.

Le rival & le contemporain d'*Homère*,

le sage *Hésiode*, rassemble ainsi les noms des Muses.

Thalie & Calliope, Euterpe & Polymnie,
Terpsicore & Clio,
Et Melpomène en pleurs, & la grave Uranie;
Et la tendre Erato.

Mais ces vers sont purement techniques. *Ausone* va plus loin; il trace les caractères des neuf Muses, leurs occupations, les découvertes qu'elles ont faites. Il peint *Apollon* présidant à leurs travaux, possédant lui seul tous leurs talens, & les animant d'un feu divin.

LES MUSES.

Dans son rapide essor, *Uranie* à nos yeux,
Dévoile la nature & les secrets des Dieux.

Des empires divers, *Clio* chante la gloire,
Des Rois, des Conquérans assure la mémoire.

Calliope, accordant la lyre avec la voix,
Eternise en ses vers d'héroïques exploits.

D'un spectacle agréable, employant l'artifice,
Thalie, en badinant, fait demasquer le vice.

Melpomène, avec pompe, étalant ses douleurs,
Nous charme, en nous forçant de répandre des pleurs.

Erato des amours célèbre les conquêtes,
Se couronne de myrthe, & préside à leurs fêtes.

Euterpe a de la flûte animé les doux sons:
Aux plaisirs innocens consacre ses chansons.

Polymnie a du geste enseigné le langage,
Et l'art de s'exprimer des yeux & du visage.

Therpsicore, excitée au bruit des instrumens ;
Joint à des pas légers de justes mouvemens.

De l'esprit d'*Apollon* une vive étincelle,
Des filles de Mémoire anime les concerts :
Et chef de leur troupe immortelle.
Il rassemble en lui seul tous les talens divers.

CLAUDIEN.

On peut considérer l'âge où *Claudien* florissoit comme le crépuscule de la Poésie Latine. Lorsque *Théodose-le-Grand* expira, tout devint la proie des Barbares. Les monumens des arts furent détruits : l'épouvante que les Nations étrangères semèrent à Rome, fit entièrement taire les Muses.

Claudien, qu'on peut appeler le dernier des Romains, naquit à Alexandrie, la rivale d'Athènes pour la gloire des Lettres, environ l'an 365. Nous n'avons rien de particulier sur sa naissance & sur son éducation. Nous savons seulement qu'il possédoit supé-

rieurement la Littérature Grecque, & qu'il fit même dans cette langue des poésies estimées.

Il vint à Rome vers la fin du régne de *Théodose. Probin* & *Olybre*, qui étoient alors Consuls, lui persuadèrent de quitter la poésie Grecque pour la poésie Latine.

Il suivit le conseil de ses amis. Ses poésies, où régnoit une imagination vive & brillante, le firent bientôt connoître à la Cour d'*Honorius*, & contribuèrent à sa fortune.

Claudien, par un encens flatteur, gagna la bienveillance de *Stilicon*, dont le pouvoir étoit plus absolu que celui de l'Empereur. Ce Ministre, qui dispensoit à son gré les honneurs & les

charges de l'Empire, verſa les bienfaits de la Cour ſur le Poëte, & paya généreuſement les louanges qu'il lui avoit données.

Claudien jouit de la plus haute conſidération. Il fut plus vénéré qu'*Homère* & *Virgile*, qui n'eurent des ſtatues & des temples qu'après leur mort. On érigea la ſienne par ordre du Sénat dans la place de *Trajan*. Ses Poëmes ſur le Conſulat d'*Honorius*, & ſur la guerre d'Afrique, lui valurent cet honneur.

La Princeſſe *Sérène*, épouſe de *Stilicon*, avoit une très-grande eſtime pour *Claudien*. Elle lui fit contracter un riche mariage : auſſi le Poëte, plein de reconnoiſſance, lui élève pour

ainsi dire des autels, & la regarde comme le génie tutélaire de l'Empire.

Sérène joignit aux rares talens de l'esprit, les charmes de la beauté. Notre Poëte compare cette Princesse & sa fille avec deux roses, l'une épanouie, l'autre en boutons.

Cette belle comparaison peut être mise à côté de ces vers de la *Henriade*, où nous voyons *Gabrielle*.

Semblable, en son printemps, à la rose nouvelle,
Qui renferme, en naissant, sa beauté naturelle,
Cache aux vents amoureux les trésors de son sein,
Et s'ouvre aux doux rayons d'un jour pur & serein.

On sait la funeste catastrophe de

l'ambitieux *Stilicon* & de sa famille. La fortune de *Claudien* fut enveloppée dans la disgrace du Ministre. Fit-il, comme lui, une fin tragique? Eut-il l'adresse de se soustraire à l'orage? Mourut-il dans sa Patrie? C'est ce qu'on ignore.

Jugemens sur Claudien.

Les Critiques, comme on sait, diffèrent presque toujours de sentimens, lorsqu'ils jugent les grands Poëtes de l'Antiquité. Les uns disent que *Claudien* est foible dans l'invention, & monotone dans le style; que l'haleine lui manque; qu'il est trop exagéré, & qu'il prodigue sans discrétion les images & les comparaisons; d'autres préten-

dent au contraire qu'il y a dans son style de la variété, de l'élégance, de la douceur, de la force & de la noblesse, & qu'il est, sans contredit, le premier de tous les Poëtes qui ait paru après le siècle heureux d'*Auguste.* Bornons-nous aux jugemens les plus sages. Un homme de goût, un excellent Critique trace ainsi le caractère de *Claudien.*

« J'ai cru voir dans cet Auteur, des beautés d'autant plus admirables, que, pour les produire, il lui a fallu s'élever au-dessus de la foiblesse de son siècle. Il semble que le génie de la poésie qui l'inspiroit ait voulu rassembler dans lui ses derniers feux, pour les opposer aux glaçons du Nord, qui s'avançoient

alors vers l'Italie, & devoient bientôt ensevelir les sciences & les beaux arts sous les ruines de Rome. Son style est ordinairement pur, noble & élégant. Ses vers, assujettis aux régles les plus sévères de la prosodie, sont pleins d'une harmonie majestueuse, & charmeroient toujours, si cette harmonie n'étoit trop uniforme. Pour ses pensées, elles ont souvent de l'élévation; mais j'avoue que plus souvent encore elles ne frappent que ceux qui se laissent éblouir par un vain éclat. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'il paroît n'avoir presque pas connu cette finesse de goût qui régne dans les écrits de *Virgile*; c'est qu'il ignore l'art d'allier le grand avec le tempéré; c'est qu'après avoir

bien dit, il veut encore mieux dire; c'est que cherchant toujours à s'étendre, à s'enfler, à s'élever, il fatigue son lecteur, languit lui-même, & tombe. Quelles sont donc ces beautés dont je parlois tout à l'heure ? Ce sont des beautés de détails, qui, sans être caractérisées par ces coups de maître qui enchantent, ne laissent pas de plaire & d'émouvoir même quelquefois, par un certain ton de force & de grandeur dans les pensées que soutient noblement l'harmonie des expressions ».

Sa versification est fort travaillée; & l'on apperçoit les traces de la lime. Avec tout cela, il y régne une certaine monotonie, qui, à la longue, devient fatiguante; car on peut être

harmonieusement monotone. Ce défaut frappe ceux même qui ne connoissent pas le mécanisme du vers latin. Mais si l'on veut en approfondir la cause, on la trouvera dans un manque d'attention à varier la césure, & à rompre l'uniformité du mouvement par un emploi judicieux du dactyle & du spondée, dont le premier est fait pour l'accélérer, & le second pour le ralentir.

Quant à l'harmonie des sons, on la chercheroit en vain dans les Poëtes du second ordre. On ne doit compter pour rien quelques vers heureux, enfans du hasard, ou fruits d'un effort pénible. Les neuf Sœurs n'ont prodigué ce rare talent qu'à leurs plus chers favoris. Plu-

ſieurs Poëtes même ne le poſsèdent qu'en partie. Cette Muſique enchantereſſe ſort de la lyre de *Pindare*, d'*Anacréon*, de *Sapho*, d'*Horace*. Mais *Homère* & *Virgile* ſont les ſeuls Poëtes qui la faſſent réſonner dans toute ſa force & dans toute ſa perfection.

DES OUVRAGES DE CLAUDIEN.

L'enlèvement de Proſerpine.

La facilité, la force & la majeſté, ſe font remarquer dans l'enlèvement de *Proſerpine*. Ce Poëme eſt plein de verve & d'enthouſiaſme. Les caractères en ſont vrais & bien deſſinés, les images vives & heureuſes, les penſées juſtes & ſages, les deſcriptions agréa-

bles & intéressantes. Le troisième Livre est tout dramatique & plein de ces mouvemens tendres & passionnés qu'on admire dans *Virgile.* S'il y a des morceaux où le faux goût de ces temps s'est un peu mêlé, ils sont rachetés par de beaux éclairs.

En faveur des beautés on pardonne aux défauts.

Passages choisis de l'enlèvement de Proserpine.

C'est sur ce Poëme que *Claudien* établissoit sa réputation. Il fait entendre dans sa Préface que l'*enlèvement* de *Proserpine* étoit un sujet difficile à traiter, & qu'il n'osa l'entreprendre qu'après avoir éprouvé les

forces de son génie par de plus petits Ouvrages.

Inventa secuit qui primus nave profundum,
Et rudibus remis sollicitavit aquas,
&c.

« Le premier qui, sillonant les plaines profondes de *Nérée*, osa battre les flots de ses rames informes, & sur un frêle bois, en butte aux caprices des vents, se frayer une route que la nature voulut interdire aux mortels, manœuvra d'abord en tremblant, dans l'onde calme, & le long du rivage. Mais bientôt il se risque dans de vastes golfes; & perdant les terres de vue, il présente ses voiles

déployées au doux ſouffle du Midi. Enfin, ſon audace, accrue par le ſuccès, le précipite dans les haſards. Son cœur ne connoît plus la crainte. Déja, plein d'allégreſſe, il vogue au vaſte ſein des flots. Les yeux tournés vers le ciel qui le guide, il brave les tempêtes de la mer Egée, & les vagues émues de la mer d'Ionie ».

I.

Le début du Poëme eſt outré, & déplaît par ſa pompe. Ce ſon bruyant, cet arrangement meſuré de mots emphatiques, n'eſt point ce qu'on appelle harmonie : & jamais on ne s'eſt plus éloigné des grands modèles & du ſage précepte d'*Horace*.

Inferni raptoris equos, afflataque curru
Sidera Tænario, caligantesque profunda, &c.

Je vois les noirs coursiers du fier Dieu des Enfers ;
Ils ont percé la terre, ils font mugir les airs.
Voici, ton lit fatal, ô triste *Proserpine !*
Tous mes sens ont frémi d'une fureur divine.
Le Temple est ébranlé jusqu'en ses fondemens,
L'Enfer a répondu par ses mugissemens.
Cérès a secoué ses torches menaçantes :
Du nouveau jour qui luit les clartés renaissantes
Annoncent *Proserpine* à nos regards contens.
Triptolème la suit. Dragons obéissans,
Traînez sur l'horison son char utile au monde.
Hécate des Enfers, fuyez la nuit profonde ;
Brillez, Reine des temps, & toi, divin *Bacchus*,

Bienfaiteur

Bienfaiteur adoré de cent peuples vaincus,
Que ton ſuperbe Tyrſe amène l'allégreſſe *.

II.

Lachéſis, la chevelure éparſe, vient embraſſer les genoux du puiſſant Arbitre de l'éternelle nuit, & le prier de ne point rompre les liens d'une paix conclue ſous ſes auſpices entre le Roi de l'Erèbe & le Ciel. « Demande à *Jupiter* une épouſe, lui dit-elle; il contentera tes deſirs ». Le calme renaît dans l'ame de *Pluton* : ce qui donne lieu au Poëte de faire cette belle comparaiſon.

Vix illa peperɜit,

* Traduction de M. DE VOLTAIRE.

Erubuitque preces, animusque relanguit atrox
Quamvis indocilis flecti: seu turbine ramo
Cum gravis armatur Boreas, &c.

(L. I, v. 67.)

« Elle parloit encore, que déja *Pluton* est calmé. Les prières de la Parque ont adouci son humeur féroce; & pour la première fois, cette ame inflexible se laisse fléchir. Tel, au centre d'un tourbillon bruyant, prêt à secouer de ses ailes glacées les neiges & la grêle des monts de Thrace, l'impétueux Aquilon va mugir dans le vague des airs, bouleverser les flots, ravager les forêts & les campagnes; quand *Eole* l'arrête,

& ferme ſes portes d'airain, auſſi-tôt le tyran du Nord ſent expirer ſa vaine fureur : & les tempêtes repouſſées ſe replongent dans leurs cachots » *.

Junon & *Latone* ſe diſputent l'alliance de *Cérès*. La Déeſſe les refuſe toutes deux : mais elle craint un enlèvement. C'eſt dans les rochers de la Sicile qu'elle cache l'objet de ſa tendreſſe. La nature du lieu lui inſpire cette malheureuſe confiance. La peinture de cette Iſle eſt très-belle. *Claudien* décrit l'Ethna & ſes éruptions avec des images riches & abondantes. On peut comparer ce morceau avec les

* Traduction de M. *Mérian*.

descriptions que les grands Poëtes ont fait de ce Volcan célèbre.

Trinacria quondam
Italiæ pars una fuit : sed Pontus & æstus
Mutavere situm, &c.

(L. I, v. 140.)

« La Sicile autrefois tenoit au continent de l'Italie. Les marées & les orages en changèrent la situation. *Nérée*, vainqueur de l'Isthme, poussa ses ondes triomphantes entre les monts, qui maintenant se regardent des deux rivages opposés, un bras de mer étroit divise ces contrées ».

« De cette terre détachée, la nature a fait une isle superbe, que trois rem-

Google

parts défendent de la rage des flots. Ici la mer d'Ionie se brise contre les rochers qui bordent le Pachyn. Là grondent les vagues écumantes que *Thétis* roule des rives Africaines, & dont le Lilybée brave les assauts. La mer Etrusque en furie s'élance contre le Pélore, qu'elle ne peut ébranler. Au milieu de l'isle, le terrible Ethna élève son faîte brûlé vers les nues. Ethna, montagne célèbre, monument à jamais durable de la victoire du ciel sur les Géans, vaste tombeau du sacrilége *Encélade*! c'est sous toi que cet impie, le corps flétri de chaînes, brûlant encore de la foudre qui le frappa, exhale des torrens inépuisables de flamme & de souffre. Quand il tourne sa tête re-

belle pour ſecouer le fardeau qui le preſſe, les fondemens de la Sicile ſont ébranlés, & ſes villes chancelantes menacées d'une affreuſe ruine ».

« Les ſommets de l'Ethna, ſtériles & inhabités, ne ſont acceſſibles qu'à la vue ; jamais mortel n'y porta un pied téméraire. Les autres parties du mont ſont cultivées, & les arbres y étendent leur verd feuillage ».

« Tantôt vomiſſant les tempêtes formées dans ſes flancs, il offuſque le ſoleil d'un nuage de bitume, & ſouille les rayons du jour: Tantôt, déchirant ſes propres entrailles, alimens de fureur, il inſulte aux aſtres, & lance des maſſes épouvantables contre le ciel. Mais malgré les feux dont il bouillone;

au milieu de ces braises & de ces vapeurs, le froid de l'hiver se maintient par une force secrette. La neige se conserve, la glace se durcit : la flamme & la fumée serpentent sur les frimats, sans les fondre ».

Dans le second Chant, *Proserpine* sort, accompagnée de trois Déesses qui l'invitent à chercher la fraîcheur des bois. Voici la peinture de la Déesse des Amours.

Prima dolo gaudens, & tanti conscia furti
It Venus, & raptus metitur corde futuros, &c.

« *Vénus* est à leur tête : des aiguilles

attachées par la main des Graces, relèvent ſes cheveux en boucles. Une pierre précieuſe, travaillée par *Vulcain*, forme la brillante agraffe qui ſoutient ſa robe de pourpre. En marchant, elle s'applaudit de ſes ruſes, arrange ſes deſſeins, & jouit déja de la gloire du ſuccès. L'indomptable chaos va fléchir ſous ſon empire : *Pluton* lui-même ſubira ſon joug ; elle enchaînera les manes captifs à ſon char de triomphe ».

« Les Nymphes accompagnent la belle *Proſerpine*, & foulent aux pieds les campagnes fleuries : la joie brille dans leurs regards. La Reine de Cythère les anime. Tantôt la fille de *Cérès*

remplit ſes corbeilles d'oſier des dépouilles champêtres ; tantôt elle nuance des fleurs, & ſe couronne de feſtons : préſage malheureux ! couronne fatale ! Le moment eſt venu, où *Pluton* va ravir à *Cérès* l'objet de ſa tendreſſe.

Talia virgineo paſſim dum more geruntur,
Ecce repens, mugire fragor, conſiigere turres, &c.

(L. II. v. 151.)

« Tandis qu'éparſes dans la campagne, elles ſe livrent à ces jeux innocens, un bruit horrible ſe fait entendre : la terre tremble, & mugit ſous leurs pas ; les tours ſe renverſent & ſe cho-

quent dans leur chûte : des Villes entières tombent arrachées de leurs fondemens. On ignore la cause de ce bruit affreux. Vous seule en êtes instruite, Déesse de Paphos. Vous triomphez : mais votre barbare joie est mêlée de frayeur ».

« Déja le Roi des ombres cherche un passage à travers les obscures sinuosités de la terre. Déja les coursiers infernaux font gémir *Encélade* sous leur énorme pesanteur. Ses membres gigantesques sont fendus par le tranchant des roues. Sa tête rebelle succombe sous cet immense fardeau. Il porte tout à la fois *Pluton* & la Sicile. Que lui servent ses impuissans efforts ! En vain ses foibles serpens luttent

contre le char de l'Erèbe. Les roues fumantes roulent impétueusement sur son corps, & y laissent une profonde ornière de soufre ».

« Ainsi que le brave soldat, pour éluder les murs & les retranchemens, se creuse une route secrette, d'où, comme né du sein de la terre, il tombe sur l'ennemi, & plante dans la citadelle surprise ses drapeaux victorieux. Ainsi le troisième fils de *Saturne*, laissant flotter ses rênes, erre parmi ces routes tortueuses, & tente les avenues qui conduisent aux Royaumes de son frère. Mais aucun passage ne se présente; par-tout une chaîne de rochers semble lui opposer une barrière impénétrable. Irrité de ces obstacles, il

frappe le rocher de ſon ſceptre. Un bruit ſemblable au tonnerre, retentit dans les antres de la Sicile. Lipare eſt alarmée : *Vulcain* ſurpris abandonne ſa fournaiſe, & la foudre imparfaite s'échappe des mains du Cyclope troublé. Vous ouîtes ce coup terrible; vous habitans des Alpes glacées, & vous qui naviguez ſur le Tibre, dont les rivages attendent les trophées Romains, & vous dont la rame bat les flots du ſuperbe Eridan. Telle autrefois la belle Theſſalie, enfermée par de hautes montagnes, ne fut qu'un lac où croupiſſoient les eaux du Pénée, & ſes champs ſubmergés languiſſoient ſans culture, lorſque *Neptune* frappa les monts du formidable trident. Par

la violence de ce coup, la cîme de l'Offa fe détache du fommet de l'Olympe : les eaux forties de leur prifon, s'écoulent par la vallée de Tempé : le fleuve retrouve la mer, & la contrée devient habitable ».

Le char de *Pluton* vole, lorfqu'il a reçu fa proie. *Proferpine*, la chevelure éparfe, & fe frappant le fein, accufe en vain le ciel : en vain fes cris perçans fendent les nues.

Cur non torfifti manibus fabricata Cyclopum,
In nos tela Pater? &c.
(v. 250.)

« O mon père! lance plutôt fur moi

tous les carreaux forgés par tes Cyclopes. Peux-tu, sans pitié, m'abandonner aux cruelles ombres ? Est-ce toi qui me bannis du monde ? Ton cœur est-il insensible à la voix du sang ? Ne suis-je plus ta fille ? N'est-il plus de père pour moi ? Par quel forfait si grand ai-je allumé ton courroux ? Je n'ai point, dans les champs de Phlègre, levé contre les Dieux de coupables étendards. Ce ne sont point ces foibles mains qui entassèrent Olympe sur Ossa : aucun crime n'a souillé ma vie. Pourquoi suis-je proscrite ? Pourquoi l'infame gouffre de l'Erèbe doit-il m'engloutir ? Vous toutes, que de barbares ravisseurs enlevèrent du sein de vos familles ! Hélas ! je dois

envier votre ſort. Vous jouiſſez de la lumière céleſte. Je perds tout à la fois, le ciel, le jour & l'innocence. On m'arrache à la terre même ; on me traîne en captive, je ſuis l'eſclave du tyran des Enfers. O fleurs que j'ai trop aimées ! ô conſeils de ma mère trop mal ſuivis ! ô perfide *Vénus*, dont je connus trop tard la trahiſon ! Ma mère, hélas ! ma mère, où êtes-vous ? peut-être, en ce moment, tranquille dans les vallons de Phrygie, vous écoutez le ſon de la flûte groſſière, mêlé au chant Lydien, ou les hurlemens des Galles enſanglantés, dont le Dindyme retentit, ou vous attachez vos yeux ſur les poignards, dont les Curettes vont ſe frapper. Ah !

plutôt, accourez, volez à mon secours. Sauvez votre fille qui périt; réprimez ce furieux : arrachez les rênes à ce brigand ».

Ces paroles, ces pleurs touchantes ont amolli le Dieu farouche. O pouvoir de l'amour ! *Pluton* soupire. Il essuie de son manteau ferrugineux les larmes qu'il fait couler; & adoucissant sa voix, il tâche de soulager l'affliction de sa captive.

Le discours du Dieu des Enfers est un des plus beaux morceaux du Poëme.

« Cessez, dit-il, belle *Proserpine*, de nourrir ces sombres images; bannissez ces vaines terreurs. Un destin

plus grand, un ſceptre plus glorieux vous attendent. Votre époux n'eſt pas indigne de vous. Je ſuis ce fils de *Saturne*, à qui la nature obéit, & dont l'empire s'étend ſur l'abyme immenſe. Ne croyez pas que le jour ſoit perdu pour vous. De nouveaux aſtres, des globes plus radieux, une lumière plus pure, vont vous éclairer. Vous admirerez le ſoleil qui luit ſur l'heureux Eliſée; vous partagerez les plaiſirs de ſes pieux habitans. Là, dans des torrens de délices, la race du ſiècle d'or coule ſes jours fortunés: cet âge précieux que la terre ne vit qu'une fois, nous le poſſédons à jamais. Ne regrettez point les champs fleuris de votre Sicile... Là, careſſés par de plus doux Zéphirs,

des fleurs immortelles embaument les airs. Je vous ai consacré cet arbre brillant, qui croît & courbe ses rameaux d'or à l'ombre de nos bosquets. Vous jouirez, en tout temps, de la fertile saison des fruits, & *Pomone* vous comblera de ses largesses : mais ce sont les moindres de mes dons. Vous régnerez sur tous les êtres qui fendent les plaines de l'air, que la terre nourrit, qui nagent dans les fleuves & dans les lacs, & que l'Océan roule parmi ses flots : tout ce qu'embrasse dans son cours la septième des sphères ; cette sphère qui sépare les cieux incorruptibles du séjour de la corruption, reconnoîtra vos puissantes loix. Les Rois, que la mort équitable confond

avec la foule, viendront dépouiller leur luxe, & poser leur pourpre à vos pieds. Vous punirez le crime; vous couronnerez la vertu. Devant votre tribunal, le coupable tremblant confessera ses forfaits. Venez recevoir les hommages du Léthé; venez commander aux Parques, & que vos volontés seules réglent le Destin ».

Qui n'admire pas cette peinture des Champs Elisées!

Sunt altera nobis
Sydera, sunt orbes alii, lumenque videbis
Purius, Elysiosque magis mirabere campos,
Cultoresque pios. Illic pretiosior ætas:

Aurea progenies habitat, ſemperque tenemus
Quod ſuperi meruere ſemel, nec mollia deſunt
Prata tibi, &c.

(De Raptu Proſerp. L. II.)

Elle nous rappelle ces beaux vers d'un de nos premiers Poëtes.

Un Ciel plus pur, des aſtres plus ſereins,
Furent créés pour ces champs ſouterrains;
Ils ont auſſi leur ſoleil, leurs étoiles,
La nuit pour eux n'a point de triſtes voiles.
Dans des forêts de lauriers toujours verts,
Sur des gazons de fleurs toujours couverts,
Parmi les jeux, ces ombres fortunées,
Coulent en paix leurs ſaintes deſtinées.

(ROUSSEAU.)

Quinault, dans ſon Opéra de *Proſerpine*, fait dire à *Pluton.*

Ne regrettez point tant la lumière des cieux,
Des aſtres faits pour nous éclairent ces beaux lieux.
Jamais un verdoyant feuillage
Ne ceſſe de parer les arbres de nos bois;
Sans ceſſe dans nos champs nous trouvons à la fois
Des fruits, des fleurs & de l'ombrage,
Et le temps affreux des frimats
Eſt la ſeule ſaiſon que l'on n'y connoît pas.

III.

Les vénérables Matrones de l'Elyſée entourent leur nouvelle Reine, appaiſent ſes eſprits troublés par de douces paroles, renouent ſes cheveux, & ca-

chent ses chastes inquiétudes sous le voile nuptial. Les habitans des Enfers célèbrent par des fêtes le bonheur de leur Souverain.

Dans le troisième Livre, *Cérès*, inquiette du sort de sa fille, demande à *Cybelle* la permission de quitter la Phrygie, pour veiller sur l'objet de tout son amour. Elle tremble que la Sicile ne garde mal ce précieux dépôt. Les jours de *Proserpine* sont menacés par des présages funestes. Il n'est guère possible de peindre plus vivement & avec plus d'intérêt les divers mouvemens qui agitent & déchirent l'ame de cette tendre mère.

Digreditur templis (sed nulla raenti
Mobilitas), &c.

(v. 137.)

« *Cérès* sort du Temple : elle part. Qu'elle n'est point son impatience! Elle frappe tour-à-tour ses deux dragons, qui, à son gré, volent trop lentement. L'Ida n'a pas disparu, que ses yeux inquiets cherchent déja la Sicile. Elle craint tout : elle n'espère rien. Telle est l'inquiétude d'un oiseau, tandis qu'il ramasse des alimens pour sa tendre couvée, nichée entre les branches d'un frêne débile. A son agitation, l'on diroit qu'il prévoit les maux que son absence peut causer. Peut-être le vent a ruiné sa fragile

maison, ou les hommes l'ont enlevée, ou la couleuvre en a dévoré les jeunes habitans ».

« Elle arrive. Elle trouve son Palais sans gardes, les portes ouvertes : Partout régne un morne silence. Alors, sans chercher plus de lumières, la Déesse déchire sa robe, & arrache avec ses cheveux, les épis de sa couronne. Elle veut répandre des larmes, & les larmes refusent de couler. Elle est sans voix & sans haleine : tout son corps frissonne & tremble; ses genoux plient, ses pieds chancèlent ».

« Elle entre pourtant ; & tandis qu'elle erre dans ces galeries désertes, dans ces appartemens solitaires, elle apperçoit une trame à demi déchirée,

dont tous les fils font confondus. On reconnoît encore l'art de *Proferpine* dans les débris de cet ouvrage célefte. Le vide qu'elle y laiffa eft couvert des profanes toiles de la facrilége *Arachné*. *Cérès* ne verfe point de pleurs; elle imprime fur ces triftes débris de tendres baifers, & les regarde avec une douleur muette. Elle prend les navettes ufées par le travail, relève les tapifferies, ramaffe tous les inftrumens épars dont *Proferpine* charmoit fon loifir; & comme fi c'étoit elle-même, les ferre contre fon fein. Elle vifite tous les lieux qui lui retracent cette fille chérie, & femble la redemander aux fiéges où elle repofoit, à ce chafte lit où elle avoit goûté les douceurs

du sommeil. Telle, au milieu de son étable déserte, est la consternation du Pasteur, lorsque revenant vers le soir, il trouve son troupeau ravagé par la fureur des lions d'Afrique, ou par l'incursion des ennemis. En vain il parcourt les pâturages dévastés ; il crie, il appelle ses troupeaux qui ne répondent plus à sa voix ».

Cérès est instruite par *Electre* de la perte de sa fille qu'elle lui avoit confiée. Cette malheureuse Gouvernante ajoute:

Nosse nec aurigam licuit : seu mortifer æstus, &c.

« On n'a pu savoir qui conduisoit le char ; peut-être étoit-ce une vapeur mor-

telle : peut-être étoit-ce la mort elle-même. Tout-à-coup une affreuse pâleur succède au vif éclat du gazon : les ruisseaux se désséchent : une couleur sombre & ferrugineuse se répand sur les prairies : tout ce qui en est atteint languit. J'ai vu les troënes s'obscurcir, les lys se flétrir, les roses s'évanouir. Cependant un bruit sourd annonce que le char s'en retourne : la nuit qu'il avoit amenée s'enfuit : la lumière est rendue au monde, & *Proserpine* ne se retrouve plus ».

La malheureuse *Cérès* maudit les lieux témoins du fatal enlèvement. Elle suit, au hasard, des indices incertains. Tous les endroits où elle

paſſe ſont baignés de ſes pleurs. Les échos des bois, dont elle raſe les ſommets, répétent ſes gémiſſemens.

Quinault a très-bien ſaiſi l'expreſſion du ſentiment & de la douleur dans ces plaines de la malheureuſe *Cérès*.

Ah! quelle injuſtice cruelle!
O Dieux! pourquoi m'arrachez-vous
Un bien que je trouvois ſi doux?
De cette audace criminelle,
Eſt-ce *Apollon* ou *Mars* que je dois ſoupçonner?
Leurs mères en fureur n'ont pu me pardonner
D'avoir une fille ſi belle.
Dois-je accuſer l'amour, & ſert-il aujourd'hui
A me ravir un bien que je tenois de lui?
Trahiroit-il mon cœur fidèle;
Ah! quelle injuſtice cruelle!

O Dieux ! pourquoi m'arrachez-vous
Un bien que je trouvois si doux ?
Par mes soins les champs de *Cybelle*
De fruits & de moissons viennent d'être couverts ;
De mes dons précieux la richesse nouvelle
Brille, par mes travaux, en cent climats divers :
Et quand de tant de biens j'ai comblé l'univers,
Les Dieux percent mon cœur d'une douleur mortelle.
Ah ! quelle injustice cruelle !
O Dieux ! pourquoi m'arrachez-vous
Un bien que je trouvois si doux ?
Après un si sensible outrage,
Mon cœur désespéré s'abandonne à la rage ;
Du monde trop heureux je veux troubler la paix :
Brûlons, ravageons tout, détruisons mes bienfaits.

J'ai fait du bien à tous, ma fille est innnocente,
Et pour toucher les Dieux nos cris sont impuissans,
J'entendrai, sans pitié, les cris des innocens :
Que tout se ressente
De la fureur que je sens, &c.

On a dû s'appercevoir, en lisant ces morceaux de l'*enlèvement de Proserpine*, que *Claudien* s'est élevé quelquefois vers la sphère de *Virgile*, & qu'il lui a dérobé quelques étincelles de son divin génie. Passons maintenant à ses autres Poëmes.

Des Poëmes contre Ruffin & contre Eutrope.

Ces Satyres, ou plutôt ces invectives, sont écrites dans le style de *Juvenal* :

Google

elles ont beaucoup d'admirateurs. *Claudien* eſt merveilleux dans ſes portraits ; & de ce côté, il peut aller de pair avec les grands génies de l'Antiquité.

Rien n'eſt plus beau que l'embarras où ſe trouve le Poëte, au commencement de ſon premier Livre contre *Ruffin* *. D'un côté, l'ordre qui régne dans l'univers, ſemble lui annoncer une intelligence ſuprême. Mais lorſqu'il voit

* *Ruffin* étoit de baſſe naiſſance. *Théodoſe* l'éleva à la dignité de Préfet du Prétoire. Après la mort de cet Empereur, il eut l'audace de vouloir commander lui-même, & pour réuſſir dans ce deſſein, il ſe ſervit des moyens les plus lâches... Mais ſes complots furent découverts. Son corps fut taillé en pièces par l'armée, & ſa tête expoſée à la vue du peuple.

de l'autre côté les gens de bien opprimés, & le vice triomphant, il ne peut se déterminer à croire qu'il y ait un Dieu ; l'horrible chûte de *Ruffin* dissipe son doute, & l'affermit.

Sæpe mihi dubiam traxit sententia mentem, &c.

« Mon esprit agité s'est vu souvent dans le doute si le monde étoit gouverné par les Dieux, ou s'il n'y en avoit aucun, & si les choses d'ici-bas flottoient au gré du hasard. Lorsque je faisois attention aux liens qui unissoient les parties de l'univers, aux bornes prescrites à la mer, aux révolutions constantes des saisons, aux vicis-

situdes du jour & de la nuit, j'étois convaincu que tout est conduit par une Intelligence, dont la loi suprême dirige le mouvement des astres, fait naître en différens temps les productions de la terre, asservit les phases de la lune à une lumière étrangère, couronne le soleil de celle qui lui est propre, tient les eaux resserrées entre leurs rivages, & la terre suspendue sur son axe. Mais quand je considérois de quelles épaisses ténèbres sont envelopés les événemens qui font le sort des hommes, & que le crime est heureux, tandis qu'une longue suite de malheurs accable la vertu, ma religion commençoit à s'affoiblir, & je me sentois entraîné, malgré moi, dans la secte

de ces Philosophes, qui soutiennent que les principes de toutes choses nagent dans l'immensité du vide, & que les êtres formés par leurs concours sont l'ouvrage, non de la Providence, mais du hasard; qui nient l'existence des Dieux, ou qui n'en admettent que d'indifférens pour ce qui nous regarde, ou d'incapables d'y rien connoître. Enfin mon trouble & mon incertitude ont cessé: le châtiment de *Ruffin* a justifié les Dieux. Je ne me plaindrai plus de voir d'indignes sujets monter au faîte des honneurs; ils ne s'élèvent si haut qu'afin que leur chûte soit plus grande ».

Abstulit hunc tandem Ruffini pœna tu-

multum

Absolvitque Deos, jam non ad culmina rerum
Injustos crevisse queror, tolluntur in altum
Ut lapsu graviore ruant.

Quelle leçon terrible pour les hommes ambitieux & remuans, & pour ceux qui abusent d'une autorité usurpée !

Fléaux du monde entier que leur fureur embrase.
La foudre qu'ils portoient à leur tour les écrase,

Les traits qu'il lance contre *Eutrope*, sont bien forts. La haine inspiroit le Poëte, quand il peignoit ce vil Esclave, couvert d'opprobres, & qui dut sa fortune à sa scélératesse.

« Rien n'est si cruel, dit-il, qu'un Parvenu sorti de la boue. Il frappe sur tout, parceque tout l'épouvante. Il sévit contre les plus puissans; & la bête la plus féroce n'égale pas en fureur un Esclave qui s'acharne sur des hommes libres ».

Des Poëmes sur la Guerre d'Afrique & sur la Guerre contre les Goths.

Ces deux Poëmes présentent des beautés de détail, & sont écrits avec chaleur. On admire généralement dans la guerre contre les Goths, la description des Alpes, celle du Rhin & du Danube, &c. Mais nous serions trop longs, si nous voulions citer les endroits qui nous ont paru bien faits.

Des Panégyriques.

Les Panégyriques de *Claudien* ne figureroient pas mal avec les Epîtres de *Despréaux*, en l'honneur de *Louis XIV*. On trouve des endroits bien frappés dans ses Poëmes sur le troisième, le quatrième & sixième Consulat d'*Honorius*, dans le Panégyrique de *Mallius Théodorus*, & dans les trois Livres destinés à célébrer la valeur & les grandes qualités de *Stilicon*.

. . . . Componitur orbis
Regis ad exemplum, nec sic inflectere sensus
Humanos edicta valent, quàm vita regentis.
Mobile mutatur semper cum principe vulgus.

La Motte, dans ſon Ode au Roi, dit à peu près la même choſe.

Que ſur votre trône placée
La vertu commande avec vous ;
Pour la voir de tous embraſſée,
L'exemple eſt l'ordre le plus doux.
C'eſt peu de proſcrire le vice :
Aimez vous-même la juſtice,
Vous allez lui gagner les cœurs.
De la place auguſte où vous êtes
Vous commandez ce que vous faites :
Les loix ne ſont rien ſans les mœurs.

Naiſſe donc l'équité publique
De vos exemples fructueux :
Le premier trait de politique
Eſt de nous rendre vertueux,

IV.

Claudien, après avoir dit au jeune honorius que la nobleſſe de ſon ſang le

rendoit digne de commander aux plus grands Etats de l'univers, mais qu'il convient à un Empereur de s'appuyer plutôt sur sa vertu que sur sa naissance. *Virtute decet non sanguine niti.* Il ajoute, que quand sa puissance s'étendroit jusqu'aux Indes, s'il se laissoit dominer par ses passions, il ne seroit lui-même qu'un esclave; qu'être maître de soi-même, c'est l'être du monde entier; qu'il n'est plus temps de mettre un frein à ses passions, quand une fois on leur a lâché la bride; qu'ainsi il doit réprimer de bonne heure tous les mouvemens de son cœur, & faire réflexion, non à ce que son autorité lui permet, mais à ce que la bienséance lui conseille; qu'il la doit toujours

avoir devant les yeux, & en faire la régle de sa conduite.

Sed comprime motus :
Nec tibi quid liceat, sed quid fecisse decebit
Occurrat, mentemque domet respectus honesti.

(de IV. Consul. Honor.)

V.

Dans le Poëme sur le troisième Consulat d'*Honorius*, le Poëte, après avoir peint le courage de ce Prince dans son enfance, fait la comparaison suivante, qui est très-noble.

Ut Leo quem fulva matris spelunca tegebat

Uberibus ſolitum paſci, cum creſcere ſentit
Ungue, pedes, & terga jubis, & dentibus ora;
Jam negat imbelles epulas & rupe relicta
Gatulo comes ire patri ſtabuliſque minari
Æſtuat, & celſi tabo ſordere juvenci.

Nous ne dirons rien des louanges que le Poëte prodigue à *Stilicon*, grand guerrier, grand homme d'Etat. Nous nous contenterons ſeulement de citer les vers ſuivans.

Menſura verendus
Scribit jura ſenex, numeros qui dividit aſtris,
Et curſus, ſtabileſque moras quibus omnia vivunt

Ac pereunt; fixis cum legibus ille recenset.

(Cl. in Stilic. Laudes.

Nous croyons qu'on ne nous saura pas mauvais gré de rapporter à ce sujet une belle strophe de *Rousseau*, tirée de son Ode au Prince *Eugène*. Voici comme il peint le Temps.

Ce Vieillard qui d'un vole agile
Fuit sans jamais être arrêté,
Le temps cette image mobile
De l'immobile éternité,
A peine du sein des ténèbres
Fait éclore les faits célèbres,
Qu'il les replonge dans la nuit
Auteur de tout ce qui doit être,
Il détruit tout ce qu'il fait naître,
A mesure qu'il le produit.

Des Epithalames.

Les Epithalames de *Claudien* sont remplis d'images douces & gratieuses. Celui d'*Honorius* & de *Marie* est de toute beauté. C'est peut-être le Poëme le plus parfait en ce genre. On s'en formera une idée très-avantageuse, si l'on jette les yeux sur le passage qui commence ainsi :

Mons latus Ionium Cypri praruptus obumbrat, &c.

(V. 49.)

Les vers Fesceniens ont de la délicatesse & des graces, & ne céderoient en rien aux Epithalames de *Catulle*, si la diction en étoit plus pure & plus facile;

F I N.

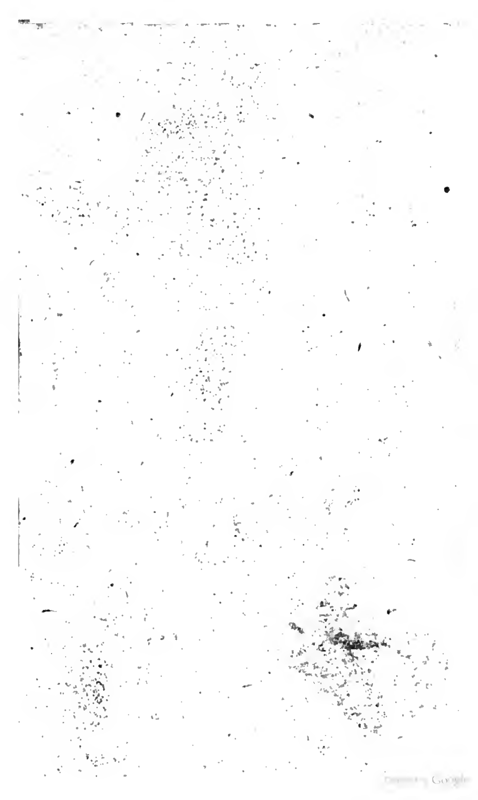
TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la Table.

599684
36N

Digitized by Google



Digitized by Google

